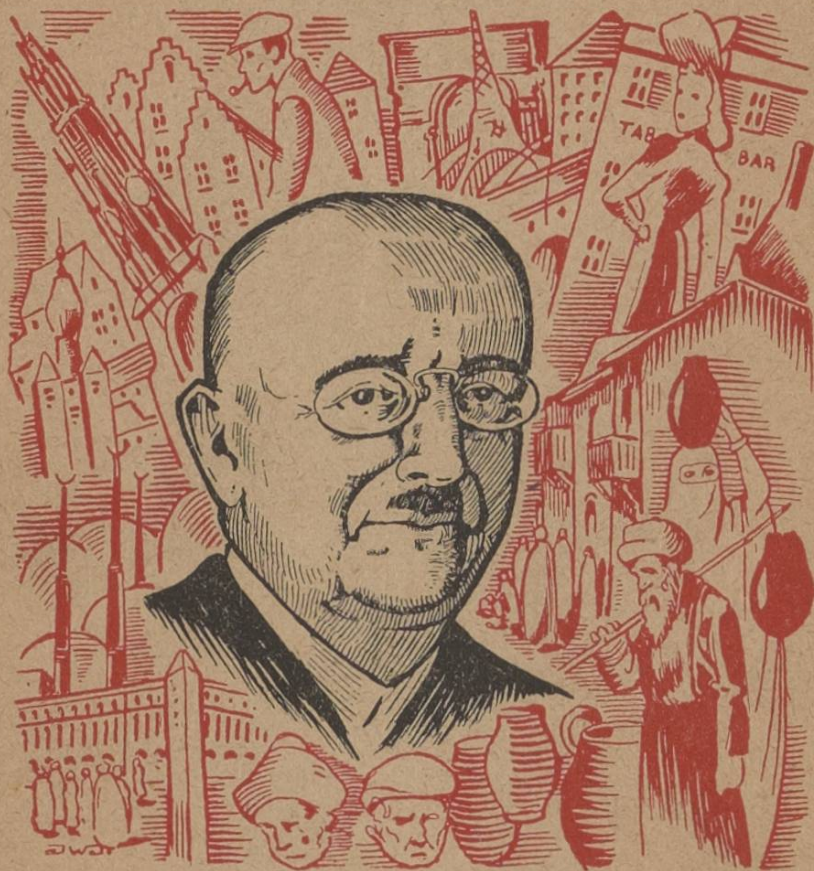


VAGABONDAGES LITTERAIRES

PAR FIRMIN VAN DEN BOSCH

DE L'ACADEMIE ROYALE DE BELGIQUE



PARIS

BRUXELLES

1944



4° MILLE

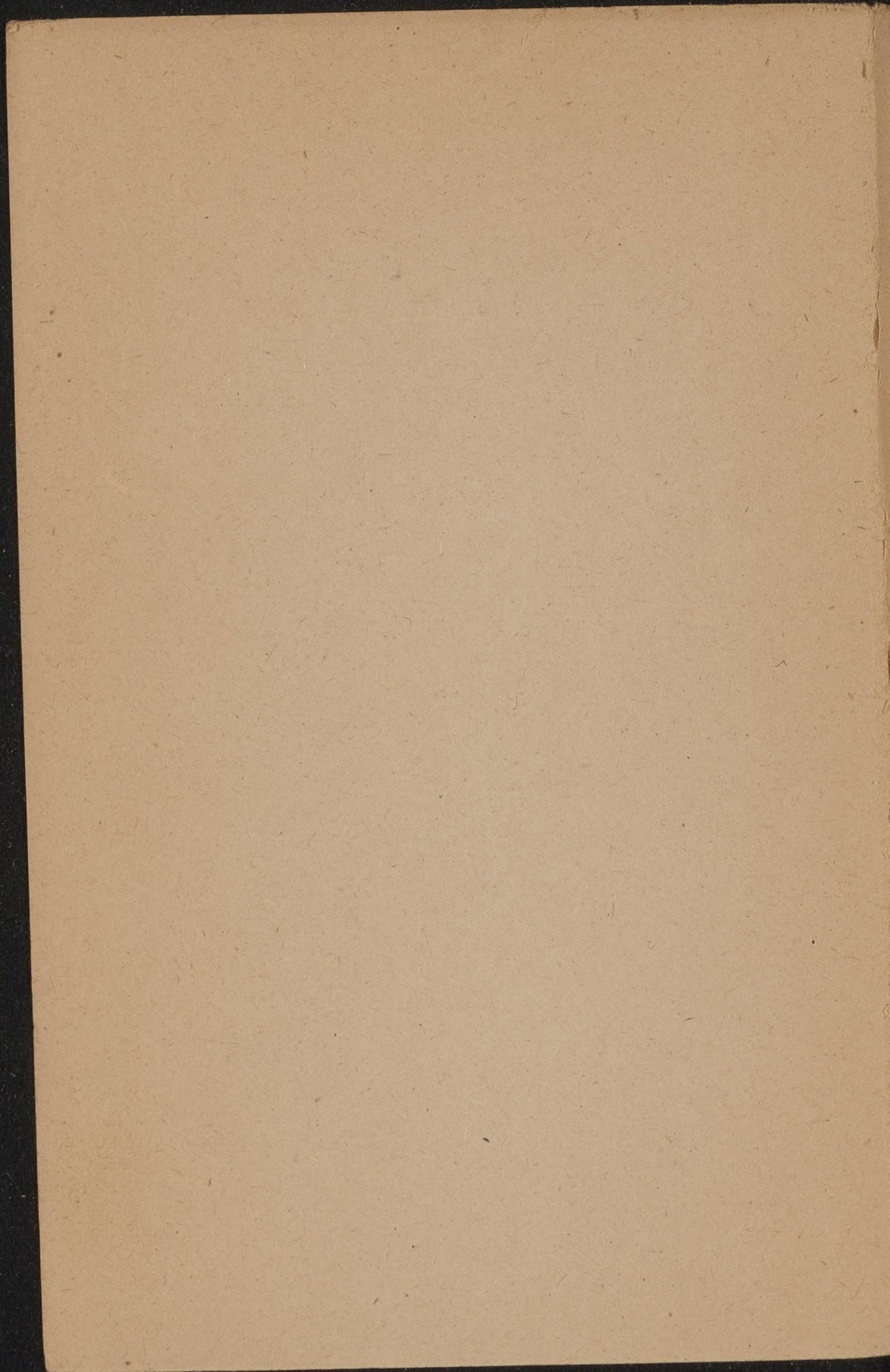
A nos Abonnés

Plusieurs de nos abonnés nous écrivent régulièrement pour manifester leur impatience des retards de nos publications.

Sans doute ces lettres témoignent de l'intérêt et de la joie qu'apportent avec eux nos livres. Nous nous en réjouissons. Mais les circonstances présentes nous valent mille empêchements, de nature à dégager notre responsabilité dans tous ces retards. Nous prions donc nos abonnés de bien vouloir nous en excuser.

Le 5^{me} livre de Durendal et de Roitelet subira un nouveau et peut-être long retard, à cause du manque total de papier d'édition. Prenez donc patience. Le 5^{me} livre viendra, dès qu'il sera possible. Il apportera avec lui le programme et les conditions de la série suivante, dont les manuscrits sont déjà prêts et qui sera une série de tout premier plan.

DURENDAL.



300, -
ML
A
9786

COLLECTION DURENDAL

SERIE 1933.

1. *Job le Glorieux*, par EDOUARD NED. — 2. *Corbin et d'Aubecourt*, par LOUIS VEUILLOT. — 3. *Mémoires* de THÉODORE BOTREL. — 4. *Kiki*, par ERNEST CLAES, trad. R. KERVYN. — 5. *Jacques de Dixmude*, par J.-M. DE BUCK.

SERIE 1934.

6. *Philibert chez ses Tantes*, par la Princesse DE LIGNE. — 7. *Contes extraordinaires*, par ERNEST HELLO. — 8. *Toussaint de la Huline*, par PAULIN RENAULT. — 9. *Sur le forum et dans le bois sacré*, par le Baron F. VAN DEN BOSCH. — 10. *L'Offrande Filiale*, par CAMILLE MELLOX. — 11. *Le Cadavre dans le Silo*, par RONALD KNOX, trad. STÉPHANIE CHANDLER.

SERIE 1935.

12. *La Belle-Nivernaise*, par ALPHONSE DAUDET. — 13. *Ce que content les Noirs*, par OLIVIER DE BOUVEIGNES. — 14. *Guldentop*, roman par MARIE GEVERS. — 15. *Cinq histoires de bêtes pour mes cinq fils*, par ADRIEN DE PRÉMOREL. — 16. *Daphné*, roman par MONA DANE. — 17. *Djila Moleï*, roman par EM. GAILLARD.

SERIE 1936.

18. *L'Odyssée de l'Impératrice Zita*, par JÉRÔME TROUD. — 19. *Le Roman de Louis Veillot*, présenté par le Vicomte HENRI DAVIGNON. — 20. *Le dernier Chant des Gardes Wallonnes*, récits épiques par JULES SOTTIAUX. — 21. *C'est pour la Vie*, roman par PIERRE GOURDON. — 22. *Asturies et Castilles*, par JOSEPH MELOT, ministre plénipotentiaire. Illustr. de PIERRE MELOT.



SERIE 1937.

23. *La Maison des Simples*, par L. LEFEBVRE. —
24. *La Flamme qui dévore*, par A. HUBLET. — 25.
L'Ouragan Rouge, par N. BELINA PODGAETSKY. —
26. *Drames et Idylles de l'Etang*, par LÉO SENDEN.
— 27. *L'Enfant à la Tête Folle*, par PAULIN RE-
NAULT.

SERIE 1938.

28. *L'assassin de la poupée*, par T. MEDINA. —
29. *La simple Histoire du Bon Père Petit*, par
H. DAVIGNON. — 30. *Hors de la Tempête*, par N.
BELINA-PODGAETSKY. — 31. *Sous le Signe de Jean
de Nivelles*, par L. WILMET. — 32. *Le Spectre
d'Ellora*, par GUY D'AVELINE.

SERIE 1939.

33. *Souvenirs littéraires*, par H. CARTON DE
WIART. — 34. *Le Nuton de Pierre Brangnette*, par
EDOUARD NED. — 35. *Le Sang des Gaules*, par
A. MABILLE DE PONCHEVILLE. — 36. *Faux Appel*,
par le P. L. LELOIR. — 37. *L'Horrible aventure*,
par P. MONTMAJOUR.

SERIE 1940.

38. *Antoon Wyman l'antiquaire*, par MONA DANE.
— 39. *L'Impératrice aux cheveux d'or : Eugénie de
Montijo*, par J.-M. GILIS. — 40. *Ceux que j'ai con-
nus*, par le Baron F. VAN DEN BOSCH. — 41.
L'Ecume des cœurs, par JOSSE ALZIN. — 42. *Le
Temps de la colère de Dieu*, par J. GUILLEMIN.

SERIE 1941.

43. *La Maison Picarde*, par HENRI DAVIGNON. —
44. *Une Vendéenne*, par PIERRE GOURDON. — 45.
Madame de la Chanterie, par BALZAC. — 46. *Jours
d'orage*, par C. M. CADDELL, trad. X. CHANTHANN.

SERIE 1943.

51. *Le champ de mon père*, par ALBERT LOBRY. —
52. *Le Diable du Yorkshire*, par PIERRE MONT-
MAJOUR. — 53. *Bois en Ardenne*, par HENRI DAVI-
GNON. — 54. *Mademoiselle*, par JEAN DE LONGUENÉE.
-

SERIE 1944.

55. *Sylvine et son rêve*, roman, par ESTELLE DE
SÈPE. — 56. *Christophe Colomb*, vers un nouveau
monde, par JEAN ARNOLD. — 57. *Le maître et son
disciple*, roman, par LÉON LELOIR. — 58. *Vagabon-
dages Littéraires*, essais, par le BARON FIRMIN
VAN DEN BOSCH, de l'Académie royale. — 59. *La
grange aux frênes*, roman, par PIERRE DEMEUSE.

COLLECTION DURENDAL

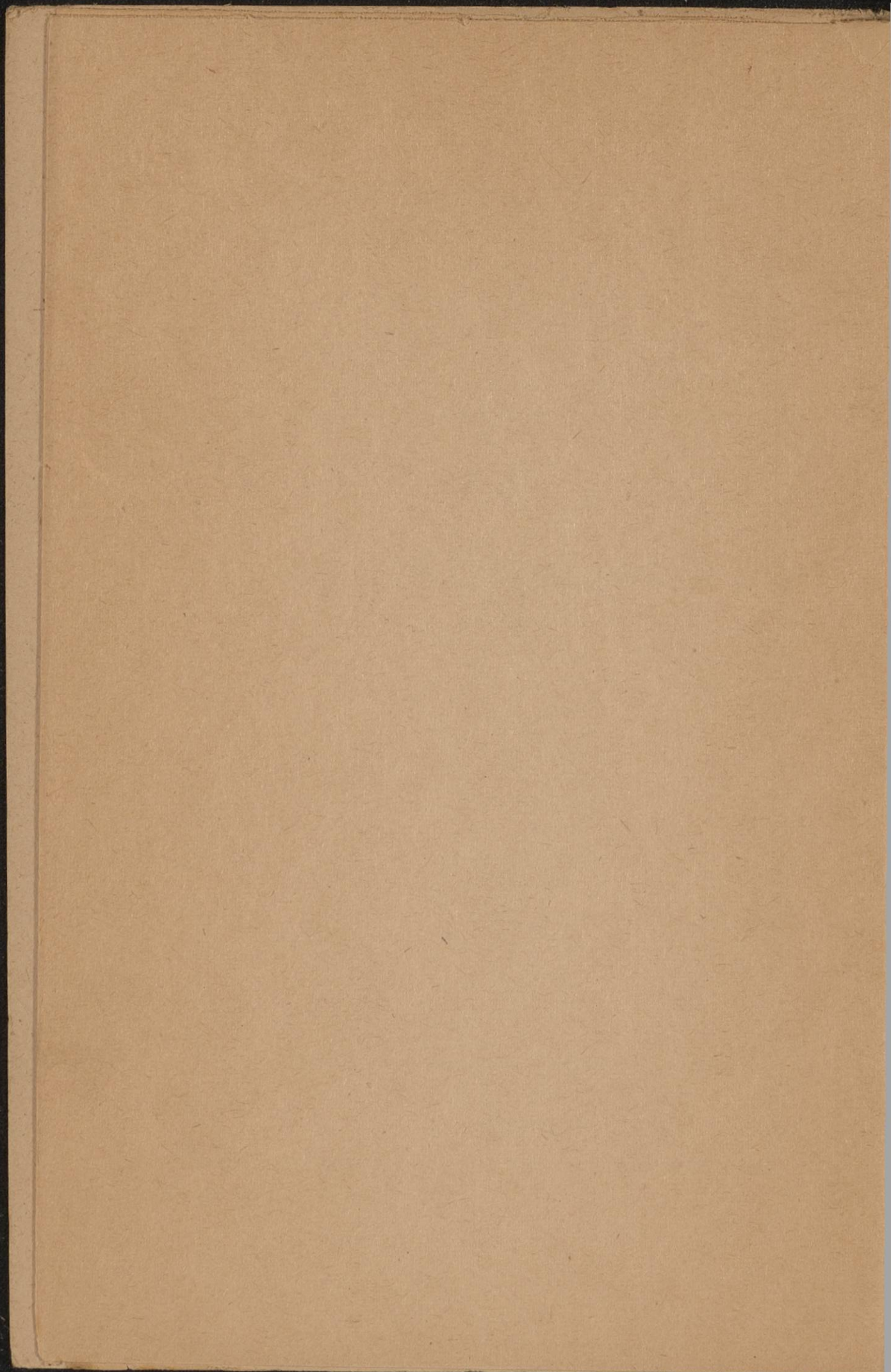
n° 58.

Il a été tiré de cet ouvrage, pour la Collection Durendal, outre l'édition ordinaire sur papier édition mat, quarante exemplaires sur Featherweight, numérotés de 1 à 40.

Couverture de M. J. WATERSCHOOT.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Vagabondages Littéraires



FIRMIN VAN DEN BOSCH

DE L'ACADEMIE ROYALE DE BELGIQUE

•

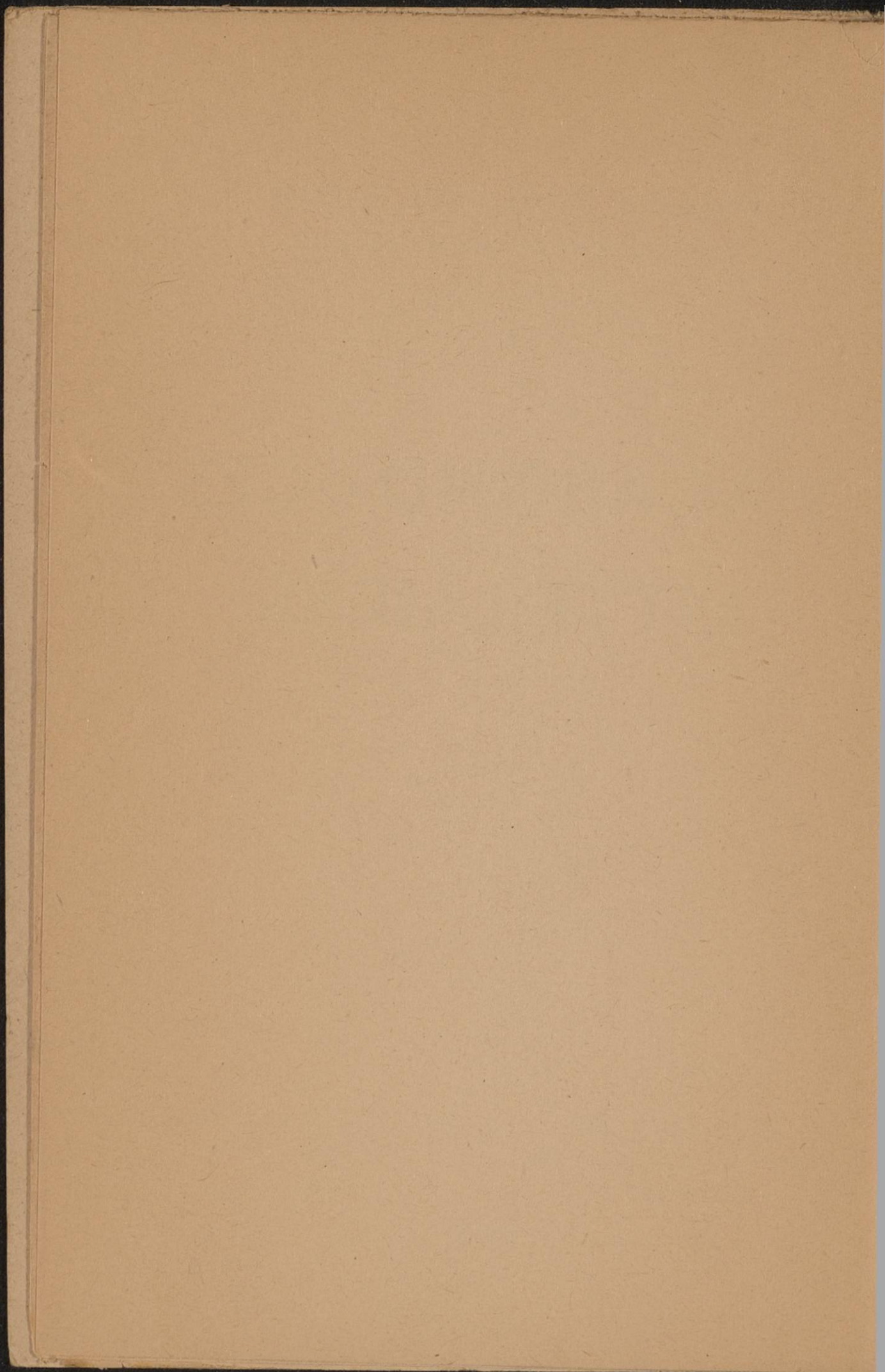
**VAGABONDAGES
LITTÉRAIRES**

• • •

ED. DURENDAL
Rue des Atrébates, 83
BRUXELLES IV

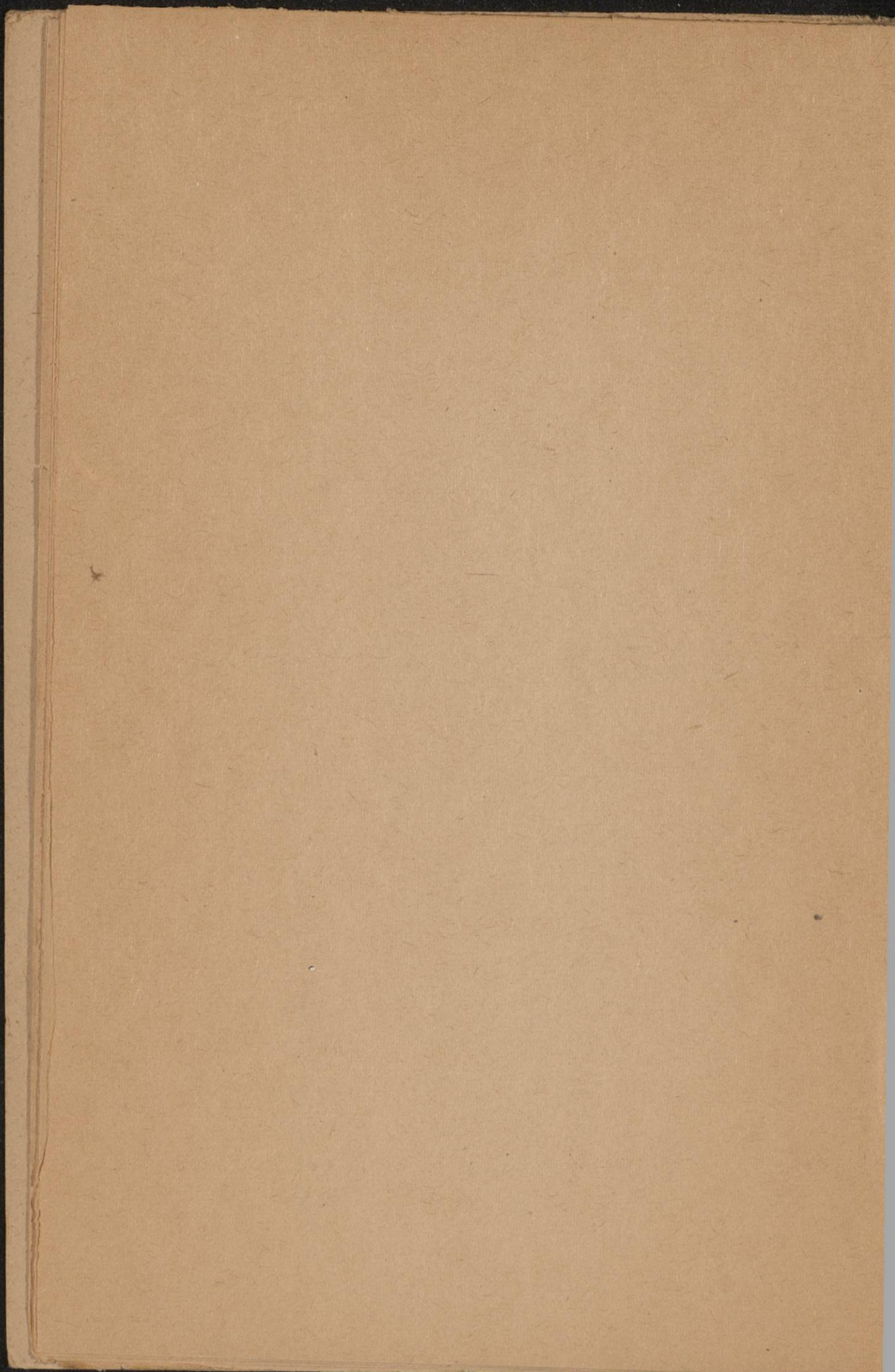
ED. P. LETHIELLEUX
Rue Cassette, 10
PARIS VI

1944



I.

ASPECTS DE BELGIQUE.



I.

Le bel Escaut.

Je l'avais quitté en juillet dans toute la somptuosité de l'été, s'allongeant tel un immense ruban d'argent entre ses rives émeraudées; il chantait alors l'hymne glorieux de la jeunesse, de la force et de la fertilité; un soleil fulgurant le parsemait de lingots d'or et, l'entourant d'une ceinture de richesse, les moissons, les prés et les taillis le saluaient comme leur éternel père nourricier.

Le bel Escaut de juillet — et ses délires de vie et de fécondité.

Je viens de le retrouver en octobre, dans les mélancoliques sourires de l'automne. Réverbérant un ciel aux clartés ouatées, il a des langueurs de malade. Les roseaux mourants tachent ses berges de plaies lépreuses. Le brouillard tisse lentement au-

dessus de lui l'épais linceul du proche hiver. De leurs branches qui se dénudent, les arbres des rives font des gestes d'adieu; des bateaux glissent dans un rythme silencieux, ponctué du monotone clapotement de l'onde contre les digues. Au lointain de l'horizon, le soleil couché abandonne un lambeau de pourpre, et dans le grand saphir assombri de la nuit, la lune accroche son croissant que l'eau reflète, plus blanc et plus inquiétant.

Le bel Escaut d'octobre — et toutes ses agonisantes nuances. Par une claire matinée, où l'air était comme de l'opale diffuse, j'ai suivi le chemin qui serpente capricieusement de Termonde vers le minuscule hameau de Vlassebroek. Joignant leurs bras noueux, confondant leurs floraisons mourantes, les noyers forment comme un dôme d'or; à gauche, à travers les lances des roseaux, c'est le fleuve aux reflets métalliques qu'effleurent d'un vol imprévoyant les dernières hirondelles; à droite, ce sont les polders d'un vert trop pâle et qui appauvrit; dans la perspective de l'arcade d'or, une femme caduque, ployant sous un faix

d'osiers séchés, chemine, quelques feuilles d'or pleuvant autour d'elle, et voici que perçant les buées, le soleil éparpille ses rayons d'or à travers les branches, glisse sur la robe de la vieille et s'infiltrant parmi les feuilles jonchant le sol les fait briller comme des bijoux; c'est le symbole de l'automne — symphonies de tous les ors — tel que le rêverait Courtens, ce puissant et instinctif amant des beautés de l'Escaut.

A un coude brusque de la route, dans un bas-fond, au milieu d'un minuscule groupement de fermettes aux toits penchants de tuile et aux façades égayées de volets rouges et verts, surgit le petite église de Vlas-sebroek; toute blanche sur le fond ocré des arbres, elle fait l'impression d'une fruste châsse d'ivoire dans un écrin d'or; sur sa façade se détachent, couleur de brique, quinze médaillons en terre cuite, représentant, en cet archaïsme maniéré et voulu qui caractérisa la première Renaissance, les mystères du Rosaire; à l'intérieur, de pauvres et naïves chromolithographies figurent un chemin de croix, puis c'est un encombrement de statues de Saints et de Saintes.

Quelques-unes ont la saveur d'une énigme à déchiffrer, tel par exemple ce prêtre en chasuble rouge, le bras droit brandi vers le ciel dans un geste de commandement et ayant à ses pieds un écritoire où trempe une plume... En ce hameau de terriens et pêcheurs, que vient faire ce patron des journalistes? Au côté droit de l'autel, dans un cadre propre, couvert d'une glace, se profile, vieille image jaunie, la silhouette d'une moniale; une inscription, d'un flamand primitif, souligne le tableautin et nous renseigne que c'est sainte Gertrude invoquée contre les ravages que causent les rats et les souris: et, en effet, sur le manteau de la sainte, le long même de la crosse d'abbesse qu'elle tient à la main, grouille un sinistre essaim de ces néfastes rongeurs. De tous les alentours, les paysans affligés dans leurs greniers pèlerinent à Vlassebroek et prosternent devant l'image de sainte Gertrude leurs prières et leurs oboles.

Par les fenêtres aux petits carreaux plombés, une lumière douce éparpille dans l'oratoire, plaque de chauds reflets aux angles

des lambris caducs de chêne et met comme un halo blond autour de la lampe du sanctuaire qui, au centre du chœur, dans un pauvre verre rouge, étincelle comme un rubis.

Une barque est là au bord du fleuve, montée par un beau gars à la figure hâlée d'énergie, le torse musclé, bien pris dans un jersey bleu que barre une ancre rouge. Et au cadencement lent des rames, la marée descendante nous emporte dans un glissement berceur.

Le paysage, tantôt tout de charme et de langueur, devient plus sauvagement grandiose; dans le fouillis de plus en plus profond des roseaux se jouent des reflets mélangés de pourpre, d'améthyste et d'émeraude; des rangées symétriques de bouleaux profilent l'argent de leur écorce et la pâleur de leur feuillage qu'aigrette une couronne d'incendie; sur cet ensemble de tonalités atténuées, l'herbe des hautes digues et quelques têtes de saules trapus tranchent par leur velours sombre; et aux profondeurs ce contrastant bouquet de couleurs se fond et se dilue en une harmonieuse ré-

verbération ; il semble, à tels moments, que sous le miroir voilé de l'eau, ondule un immense, somptueux et changeant tapis de Smyrne.

A un tournant du fleuve, au-dessus d'un buisson ardent de joncs, surgissent les maisons et la tour en poivrière de Baesrode, village d'ouvriers industriels et de pêcheurs ; à l'ombre des ormes gigantesques de son quai, de noires carcasses de navire s'élaborent au bruit sonore et précipité des marteaux, et, plus loin, parmi les paniers à anguilles alignés en une interminable file, vont nonchalamment les marins d'eau douce, leur masque volontaire encadré d'une barbe en collier. Une barque de passage traverse l'eau ; de joyeux éclats de voix font vibrer l'air ; se sont des filles de Castel rentrant au logis. Castel, l'exquis hameau de chaume, est là, à quelques minutes, dans un recul vert de polder, et entre les taillis se silhouettent ses frustes maisonnettes aux toits bas où sourient de-ci de-là quelques touffes de mousse. En ce pays où tout aussi a déjà la fièvre de se moderniser et de s'enlaidir, Castel, par quelques-unes

des ses ruelles étroites, accidentées et capricieuses, recèle la dernière et touchante protestation du chaume contre la tuile et l'ardoise.

Plus loin, c'est Saint-Amand; plus loin encore, c'est Tamise...

Tous ces villages accoudés au bord de l'Escaut dans le cadre richement patiné de l'automne ont quelque chose de patriarcalement reposant; mais derrière ce décor de calme et de paix se meut une race aux instincts âpres et violents. Sa proverbiale énergie, sollicitée par la foi ou arc-boutée vers le travail, fait des merveilles, mais, débridée par la colère, ruée à la volupté, déviée par l'alcool, elle regresse à la primitive barbarie. Ici règnent les plaisirs brutaux et les rancunes sanglantes; ici recommencent périodiquement, immortelles fleurs de la race, les kermesses et leurs beuveries, leurs goinfreries et leurs ruts; parmi les grappes humaines qu'évacuent les bouges solitaires, la lune des minuits fait reluire des couteaux; et, au coin des routes, l'aurore baigne de rosée des cadavres de jeunes hommes brusquement frustrés des

promesses de la vie par la boutonnière sanguinolante qu'ils portent au cœur — railleuse décoration de la mort!

C'est la patrie d'Emile Verhaeren... Il naquit là, à Saint-Amand, le joli bourg souriant de complaisance au fleuve qui reflète son clocher effilé et ses toitures en cascades.

La barque au rythme régulier des rames fend l'eau richement empourprée d'automne, et je songe que le paysage de force et de douceur qui m'entoure collabora à la formation d'une grande âme et ébaucha une œuvre dont la patrie belge gardera une éternelle fierté... J'imagine que du haut de ce quai minuscule, dominant la plaine d'alentour Verhaeren enfant dut recevoir, dans les yeux et dans l'âme, ces impressions de nature qui sont, parmi ses livres, comme des fresques d'une luxuriante intensité; dans ces cabarets dont les fenêtres regardent l'Escaut, parmi la fumée des pipes et l'arôme des alcools, n'entrevit-il pas les inquiétantes et charnues silhouettes de ses «Flamandes», et isolant son rêve le long du fleuve, peut-être rencontra-t-il, en frappant à la porte du monastère de Bornhem, l'idée

initiale des « Moines » ; la flottille quotidienne des bateaux qui passent au pied du village emportèrent dans leur sillon les premiers songes aventureux du poète et lui laissèrent au cœur cette fièvre d'inconnu qui resta sa douloureuse originalité. Mais surtout l'Escaut, berceau de son enfance et miroir de sa jeunesse, façonna le génie de Verhaeren ; et le vieux fleuve a laissé son empreinte dans toute son œuvre, si diverse et si complexe. Cette œuvre, les reflets nacrés de l'Escaut de mai l'éclairent de leur printanière candeur ; la somptueuse dalmatique de l'Escaut automnal la drape tragiquement, tandis que les houles déchaînées et sauvages de l'Escaut de décembre la traversent de leurs clameurs multitudinaires.

Au coude du fleuve, le village de Saint-Amand disparaît, mais, au-dessus du bouquet d'arbres qui le cache, perdure, aux hauteurs du ciel, un glorieux fragment de pourpre et d'opale — promesse d'immortalité — qui demeure rebelle à l'envahissement des lourdes nuées cavalcadant du côté de l'ouest.

II.

Le Bas-Escaut.

Le brouillard enveloppe l'Escaut de ses écharpes grises. De la ville invisible et pourtant toute proche viennent, jusqu'au yacht, des bruits étouffés et confus. Les appels répétés des sirènes, assourdis par la buée, se croisent et se répondent. L'eau du fleuve clapote en cadence aux flancs du bateau. Sur le pont, le yachtman, bon et rude géant, tape fièvreusement du pied et injurie les éléments... Faudra-t-il encore longtemps faire ainsi salle d'attente?... Peu à peu pourtant l'atmosphère, tantôt de plomb opaque, s'argente ; et, tout près de nous, comme sur un écran de rêve, des voiles glissent silencieuses et presque immatérielles, et de majestueux vaisseaux-fantômes appareillent vers des buts imaginaires ; enfin le disque blanc du soleil monte à l'horizon ; vers son orbe les écharpes de brouillard s'enroulent lentement et le rideau de brume se lève avec majesté sur le panorama éternellement

émouvant d'Anvers qui s'éveille. La cathédrale le domine de sa flèche puissante et aérienne; les bâtisses aux toits inégaux se bousculent autour d'elle, et à ses pieds le port vit de sa vie tumultueuse et exacerbée... « En route! » — crie la voix gutturale du maître.

« En route! » répondent les voix rauques des marins.

Le sifflet du départ vrille l'air; et le yacht, secoué d'une trépidation joyeuse, fend la nappe d'émeraude de l'Escaut, semant autour de lui de blanches mousselines d'écumes.

Bientôt la rade est franchie; et graduellement, derrière nous, la ville se dilue dans une lumière opalisée; l'Escaut, élargi, s'étire paresseusement vers les prés immenses dont la rosée a encore rehaussé les riches tons de verdure et vers les défilés de grands arbres, au dru feuillage, que de-ci de-là l'automne a déjà frôlés de son baiser d'or. Par endroits, des fermes sourient, dans le paysage, du sourire de leurs toits rouges; et, au loin, des clochers d'églises barrent le grand saphir du ciel. Traînés par de noirs

remorqueurs empanachés de fumée, des files de bateaux nous croisent; et, accoudés au gouvernail, des vieux loups de mer, à la barbe en collier, saluent gravement, d'un geste lent vers le ciel. A un coude du fleuve, le fort de Calloo dresse ses tertres massifs, autour desquels, ironique contraste, évolue un blond essaim d'insouciantes mouettes; plus loin, c'est le fort abandonné de Liefkenshoek, où est installé le lazaret... Et je me souviens de telle visite faite là le printemps dernier. L'exquis décor de délaissement, de silence et de solitude: une eau dormante où triomphe la gloire des nénuphars, un pont-levis aux planches disjointes aux chaînes rouillées; un gardien caduc, vieux soldat au parler bref et bourru; puis, la lourde porte franchie, la surprise d'un merveilleux jardin chatoyant de couleurs et grisant de parfums, symphonie magnifiquement désordonnée de roses, d'œillets et de dahlias. Et, au centre de ce décor où la nature a fleuri des ruines, des bâtisses neuves, des salles claires et blanches, des rangées de lits tout blancs, et, derrière les vitres des armoires, des flacons de pharmacie et

l'acier luisant des instruments de chirurgie, tout l'armement de la science moderne aux aguets des maux mystérieux installés à fond de cale des navires venant des mers exotiques.

« Voici le Doel! Buvons au Doel! » clame soudain le yachtman, et, dans de larges coupes de cristal, il verse le royal porto, que le soleil empourpre de ses rayons... Le Doel! nom de douceur et de poésie, port de songe lénitif, dans le recul des soucis, des agitations et des responsabilités, joli havre de calme, allongé au bord du grand fleuve dans une atmosphère de berçante quiétude. En vain, ici aussi, sévit déjà un modernisme enlaidisseur: sur les belles routes crayeuses qui mènent au polder, rampe le colimaçon vert d'un tramway; et la Société des chemins de fer vicinaux a construit, en défi à l'Escaut, un four à briques qui sert de gare. Le Doel néanmoins garde de quoi accrocher de beaux et chers songes; son église, à la flèche si pittoresque et autour de laquelle, de la drue et ardente végétation du cimetière, que le vent agite de longs frissons, émerge la mémoire des morts en

de petites croix humbles et simples ; les rues toutes droites aux toits accidentés, poèmes de propreté colorée où palpite déjà un peu de l'âme soigneuse et riante de la Hollande ; et, tout contre la berge, ce pré d'un vert si clair et si tendre, ombré d'arbres, et au milieu, une grande statue de la Vierge ouvrant largement ses bras en accueil maternel à toutes les confidences et à toutes les prières !

Sur la haute digue, les chasseurs nous attendent, le fusil à l'épaule, la pipe à la bouche, et les chiens, jolies bêtes nerveuses, au poil fauve, tirent d'impatience sur les laisses que le « Klomp » tient d'une main vigoureuse. « Bonjour Klomp ! »... Le « Klomp » est un type, à la fois traqueur de gibier, tendeur d'oiseaux et pêcheur. Né dans le polder, terré tout contre l'Escaut, passant sa vie au grand air, et toujours fouetté des souffles qui viennent du large, la nature n'a pas d'arcanes pour lui : il prédit le temps avec la plus solennelle assurance ; il sait les terres où rêve le lièvre et celles où s'abat le perdreau ; il connaît le coin du marais qu'affectionne le poisson ; lors-

que, sur le large horizon, passent les oiseaux, il les reconnaît d'un regard de ses yeux bleus et, dans la broussaille de sa barbe, ses grosses lèvres imitent tour à tour le chant de la béguinette et le trille de l'alouette; et, à son appel, l'alouette rapproche son vol planant et les béguinettes s'abattent brusquement; le marais surtout, le grand marais du Doel, le « Groote Gat », clair miroir sans rides autour duquel les hauts roseaux tressent une couronne d'or et d'émeraude, n'a point de secrets pour le « Klomp »; précédant les chasseurs, il rampe plutôt qu'il ne marche, et du fond de sa gorge, sort un petit cri bref, sourd et monotone. Soudain une bécassine s'élève, puis une autre; elles zigzaguent capricieusement dans la belle lumière ardente; des coups de feu se suivent, et, d'un geste vif, le « Klomp » lâche les chiens; les herbes craquent sous la poussée impétueuse des bêtes; un demi-cercle mouvant strie la paix de l'eau; et, dans leurs gueules humides, les chiens rapportent les élégantes proies aux ailes cendrées et au poitrail d'hermine; les pauvres exhalent leur détresse en un fris-

sonnement convulsif des plumes et en des mouvements éperdus de leur tête au long bec; mais le « Klomp » a posé son rude pouce de terrien sur la blanche gorge blessée — et tout le lumineux paysage ambiant s'estompe de brume dans les yeux mourants de l'oiseau.

Belles heures, si chères à vivre, dans la plénitude de la lumière, sous la caresse des brises salines! Le soleil de midi éparpille l'or sur la face immobile du marais. De temps à autre une poule d'eau pousse craintivement sa petite tête noire et replonge aussitôt; d'invisibles courlis modulent leur plainte; une bande de canards se lève d'un vol effaré; deux d'entre eux tombent à nos pieds et offrent à la caresse de la main leur soyeux col vert que tachent quelques gouttelettes de sang; dans la hauteur du ciel, passe une lente et royale migration de cygnes...

Au bout du marais, le polder s'offre dans la diversité de ses terres labourées que baigne une buée bleuâtre et de ses riches pâturages, où les vaches dressent leurs silhouettes puissantes; à chaque pas, une petite chose

rousse surgit et dévale vertigineusement, les fusils partent et les chiens s'élancent; un cri perçant d'agonie retentit et la petite chose rousse vient s'allonger sur le large dos voûté du « Klomp ».

Puis, c'est le retour par les berges de l'Escaut; un crépuscule pourpre et lilas met, aux profondeurs du fleuve, de fantastiques joailleries; et, sur l'eau mauve, glissent les barques aux voiles orangées par le couchant; de longs appels de steamers geignent, et là-bas, au-dessus de Saeftinge, coin frissonnant de tous les souvenirs et de toutes les légendes du *Verdronken land*, plane, comme une apothéose de mélancolie, l'adieu somptueux du jour.

Dans la vieille hôtellerie patriarcale nous attendent le fumet du *waterzooi*, les grives qui chantent leur suprême chanson dans les casseroles de terre cuite, et le bon vin aux reflets de rubis. Et, parmi la tiédeur délicieuse de l'atmosphère, sous le halo familier de la lampe, trois amis de vingt ans échangent leurs pensées. Au milieu d'eux, un quatrième compagnon a pris place; bien qu'invisible et silencieux, il dirige les con-

versations et ramène vers lui toutes les idées qui se lèvent : c'est le Passé, convive aimé et un peu grave, auquel on fait signe dans les heures joyeuses comme dans les heures douloureuses de l'existence, et qui répond toujours au premier appel. Evocateur prestigieux ! A son contact, les trois amis revivent leur jeunesse chatoyante de tous les prismes que revêtent les choses à jamais révolues. Les clairs enthousiasmes d'autrefois leur remontent au cerveau, et leur cœur bat au rythme de tendresses très anciennes. Ils remémorent, avec une complaisance attendrie, les ferveurs d'alors et les témérités et les folies. Et, dans la brume tissée par la fumée des cigarettes, leur sourient, mélancoliques et un peu railleurs, de chers petits yeux espiègles et candides qui sourirent à leur adolescence !

Au dehors, dans la nuit, l'Escaut, large nappe mouvante de jais, s'est paré des bijoux multicolores des feux ; et le dôme immense et sombre du ciel, semé de la poussière d'or des étoiles, convie à une muette prière.

III.

Kermesse rouge.

En les matins printaniers de renouveau, où la lumière est d'opale diffuse, la Flandre est comme un immense tapis d'émeraude, à peine soulevé parfois par l'ondulation d'une colline, et où les villages piquent de distance en distance le groupement bigarré de leurs toits; le rouge des tuiles, le mauve des ardoises, et le vert moussu des chaumes mêlent harmonieusement leurs symphonies de couleurs que domine la grisaille de la tour. De ces villages, les uns se serrent étroitement et se pelotonnent autour de l'église; d'autres encadrent de leurs bâtisses inégales une grande place où croît l'herbe et qu'ombrage le bouquet massif et odorant des vieux arbres. Grandes places de Flandre, symbolique décor de vie calme, monotone et laborieuse, dont la paix coutumière n'est troublée que par le heurt d'un chariot sur le pavé, la crécelle aiguë d'une roue de brouette, des cris sonores d'enfants

et les tourbillonnements d'un vol de pigeons ! Tels jours de l'année, pourtant, la grande place s'anime et vit d'une vie extraordinaire ; par toutes les routes, avec l'aube, les paysans endimanchés marchent vers elle ; les véhicules se suivent, de toutes dimensions et de toutes formes, voitures de bourgeois et carrioles de campagnards, charrettes à chiens et vélocipèdes à la trompe obsédante ; c'est la foire ! — foire aux chevaux, comme à Opdorp et à Hauthem-Saint-Liévin, où des milliers de « têtes », à l'encolure puissante et aux yeux doux, dominant la foule dense, foire de bric-à-brac comme cet extraordinaire « potjesmarkt » (marché aux potiches) de Schellebelle, qui réunit, en le plus pittoresque bazar en plein air, l'in vraisemblable et infinie collection des ustensiles de ménage. Et pendant que les affaires se concluent, que les achats se débattent, au fond des cabarets geignent, dès le matin, les orgues et les orchestrions ; et, par les fenêtres ouvertes, s'entrevoient les couples qui dansent dans un rythme violent et gauche. Midi sonne, c'est alors l'assaut bousculant des tables dressées —

longues planches posées sur des tonneaux. Entre les consommateurs, une grande fille, à la poitrine opulente, les bras nus jusqu'aux coudes, circule, porteuse d'une énorme cruche en grès; d'une main elle verse la bière, de l'autre elle reçoit l'argent; les deux gestes alternent en se complétant; derrière elle, les marchands de poisson sec, de saucissons et d'œufs durs vont de groupe en groupe, et les mâchoires fonctionnent, et les verres se vident, et à mesure, se remplissent: on mange pour exciter la soif, on boit pour provoquer la faim! Un après-midi paresseux et torpide traîne veulement les paysans, par groupes, d' « estaminet » en « estaminet »; c'est le répit de la digestion; mais à l'équivoque crépuscule, quand les lumières s'allument, le village revit d'une vie tumultueuse et exaspérée: les voix éraillées mugissent des chansons, la musique fait rage, et sous le reflet d'or des lampes, les couples tournoient avec frénésie. Les étrangers, pourtant, ont repris le chemin du logis; seuls, quelques gars du hameau voisin, la figure allumée, le chapeau sur l'oreille, le sourire méprisant, vont, cher-

chant une affaire; et, au fond de leurs poches ils caressent nerveusement, de la main, leur couteau. Les provocations sont identiques: ils bousculent les femmes, marchent sur les pieds des hommes, crachent dans les verres. Mais voici qu'un autre groupe les suit et les surveille: le gens du village se sont armés de rancune et de colère contre les étrangers. La collision alors est fatale, parce que les uns et les autres la désirent impérieusement; elle éclate dans les heurts de la sortie d'un cabaret dont la porte soudain, au milieu du bruit de vitres cassées, vomit vers le noir de la rue une hurlante grappe humaine; tout de suite, au-dessus des corps enchevêtrés, l'acier d'une lame brille dans la nuit; un cri de rage auquel succède aussitôt un cri de douleur: « Le couteau! le couteau! » clame la foule fuyant; et, sur le pavé, un homme, la main crispée vers la région du cœur, râle, se débat et se roidit dans la mort, — tandis qu'au loin, les orchestrions et les orgues continuent à moudre la fête!

IV.

Marivaux en Flandre.

1908.

Au cœur de la Flandre. Le domaine est vaste et son nom historique — Leewergem — semble souligné par la griffe du lion flamand. Là, la sève patriale, forte et ardente, circule sous l'armature puissante des grands chênes séculaires et s'épanouit parmi les ramures vigoureuses des hêtres, des frênes et des marronniers. Dans les sous-bois que patine un soleil tamisé, les fougères mêlent, en un fouillis luxuriant, leurs feuillages dentelés; des pins et des essences exotiques varient la verdure des charmes et des bouleaux. Et aux détours des sentiers, le chèvre-feuille tend nonchalamment au passant ses grappes odorantes.

Dans cette nature si bellement spontanée et sauvage, tel émule de *Le Nôtre* promena, vers 1724, sa serpette méthodique: autour du clair manoir s'alignèrent les pelouses propres et, dans la perspective lointaine de la futaie, se superposèrent, en leurs

ceintures de marbre, les vastes pièces d'eaux, gardées par un peuple blanc de statues. Seuls, les socles subsistent encore; et l'imagination leur restitue avec complaisance le masque équivoque d'un satyre, le buste présomptueux d'un Apollon respirant à pleins poumons la jeunesse et la vie, la silhouette d'une Diane bandant son arc dans la direction du taillis, ou le profil de grâce et de finesse de quelque nymphe inclinant son rêve vers le calme miroir des bassins.

Dans un coin du parc, en recul des allées majestueuses, voici le théâtre de verdure ⁽¹⁾ et la beauté maniérée et un peu factice de ses loges, de ses baignoires, de ses promenoirs, de ses coulisses et de son « fond de scène » plongeant dans l'émouvante magnificence de la forêt. Un soleil voilé épand sur les êtres et les choses, cette atmosphère d'opale diffuse, mi-songe et mi-réalité, particulière aux toiles des maîtres du XVIII^e siècle. Et parmi la foule assemblée, cette lumière délicieusement nuancée caresse,

(1) Ce théâtre peut contenir aisément huit cents spectateurs.

avec une spéciale dilection, les visages doux et frivoles des jeunes filles, le voile de tulle élégamment rejeté au-dessus du chapeau de paille, si semblables, sans doute, à leurs coquettes devancières de veillée de 1789, les fragiles et inconscientes petites danseuses du volcan révolutionnaire !

C'est en ce cadre propice que vint à nous l'âme de Marivaux. Du bout de leurs gestes désinvoltés, au rythme de leurs voix d'or, les artistes de la Comédie Française nous l'amenèrent, cette âme où tant de spirituelle ironie s'allia à un peu de si délicate tendresse ! Et nous assistâmes au *Jeu de l'Amour et du Hasard* comme à une partie de tennis enlevée de brio, et dont les balles seraient des cœurs, cœurs de marquises et cœurs de marquis, cœurs de valets et cœurs de soubrettes s'entrecroisant et s'échangeant dans un emballement follement fantaisiste. Et le noble père Orgon — que son âge eût dû rendre grave — s'amusa prodigieusement de cette joute sentimentale, et nous consola des rébarbatives belles-mères de nos vaudevilles modernes. Et tandis que des essaims de papillons évoluaient autour

des acteurs et que des trilles intermittents d'oiseaux punctuaient la raillerie brillante et légère des *conzettis*, les bois de Flandre écoutèrent, étonnés et ravis, le *marivaudage* dont Emile Faguet a dit « qu'on n'a jamais su s'il est le plus joli des défauts ou la plus périlleuse des qualités, ou une bonne grâce qui s'émancipe, ou un mauvais goût qui se modère » (2). Lorsque le dernier couplet de cette chanson primesautière et romanesque eût vrillé la transparence aérienne, le soleil, filtrant à travers les nuages, barra la scène d'un rayon pareil à une branche de laurier d'or!

L'heure fut exquise, unique et inoubliable : dans une ambiance tout entière si favorable, Marivaux, romancier difficile et prolix, nous apparut, comme dramatisse, ce qu'il est en vérité : le frère cadet et gamin de Racine — et, comme lui, pénétrant psychologue du cœur féminin, à cette différence près que l'écrivain du *Jeu de l'Amour et du Hasard* poussa au rose ce que le maître de *Bérénice* avait poussé au noir!

(2) *Le Dix-Huitième siècle*. « Etudes littéraires ».

L'ombre de Marivaux ne fut point seule conviée aux ombrages de Leewergem. Gluck y vint diriger le ballet d'*Armide* et le père Grétry présida aux arabesques cadencées de ses *Danses champêtres*. Et de délicieuses marionnettes Régence, retour de Cythère, « pavanèrent » avec de cérémonieuses lenteurs ; et des bergers enrubannés de couleurs et de gaîté, des bergères aigretées de fleurs et d'insouciance, tous paraissant évadés de la ferme du Trianon, rivalisèrent de taquineries ; et l'invisible musique guida harmonieusement la grâce capricieuse des gestes et la suprême distinction des attitudes. Rêve bleu d'amour et d'art, songe quintessencié et inconsistant, où une jolie humanité aimablement imaginaire gravitait avec de fines élégances, en une lumière irréelle, au rythme d'accords lointains — tableau de Watteau ! Et dans le décor prestigieux de la forêt, après les ombres de Marivaux, de Gluck et de Grétry, passa l'ombre blême et sentimentale du *Pierrot* de Watteau, sourire narquois, ombré de mélancoliques pressentiments, toute la joie de vivre, d'aimer, de chanter et de danser

sous l'angoissante menace des noires tourmentes prochaines!...

*
* *

Qu'un congrès archéologique nous ait fait don de ces instants d'une si rare, si subtile et si originale beauté, voilà le plus heureux des indices et la plus chère des démonstrations.

Certains prétendent que l'archéologie est une science assez futile et assez vaine — et que ses compagnes obligées sont la contrainte et l'ennui — lorsqu'elle se borne à remuer, à classer et à cataloguer de vieilles pierrailles et de vieilles ferrailles, en tirant présomptueusement l'horoscope devant des débris problématiques, sinon suspects.

Mais quand l'archéologie, soucieuse de sa mission véritable, se fait l'adjuvante de l'art, et que, vivifiant l'analyse par l'évocation, elle s'attache à reconstituer dans son exactitude historique, les décors où la Beauté appareilla vers les âmes de nos aïeux, alors l'archéologie mérite pleinement

le salut fraternel et reconnaissant des artistes!...

V.

Terre de Campine.

Reposante pour le travailleur que les prosaïsmes de la vie ont tenu de longs mois captif, consolante au rêveur qui voit, au fil des jours, se détacher des ailes de son rêve et tourbillonner dans l'irréremédiable, toutes les blanches plumes d'illusions, la Campine est, entre toutes, la terre maternelle, apporteuse du robuste et exquis viatique qui souffle des sapins en glanant au passage l'arome de bruyères.

De petites villes, à la vie tranquille, gardent l'entrée de cette oasis d'améthyste : Hasselt, ou l'« héroïsme de la glèbe » croyante 1793 — selon le mot de Georges Virrès — est immortalisé en un monument d'une belle fougue sauvage trop proche

malheureusement d'une promenade préposée à l'exhibition dominicale des toilettes où de médiocres ariettes italiennes geignent hebdomadairement dans les cuivres; Maeseyck et sa grand'place crayeuse^e au soleil et les frères Van Eyck en leurs robes de pierre, regardant passer à leurs pieds, avec des nostalgies de primitifs, la banalité des costumes d'aujourd'hui.

Par delà les faubourgs, aux bâtisses espacées, des blanches routes d'un gravier qui craque sous les pieds, s'enfoncent, droites, dans les campagnes; peu à peu les moissons se font plus maigres; entre les maisons aux rouges toits de tuiles apparaissent des masures basses où la mousse éparpille de-ci de-là une note gaie parmi la grisaille des chaumes; puis des rangées trapues de jeunes chênes, qu'août verdit de tons riches, annoncent les bruyères proches; bientôt à droite, à gauche, entre des talus de sable, mordorés d'herbes, des chemins inégaux et bossués, aux ornières profondes, tortillent vers l'horizon clair, somptueusement barrés du velours de sapins; plus d'habitations, plus de cultures, plus d'êtres humains — et

l'on marche vers la Poésie, conduit par la Solitude.

La bruyère est le symbole même de la Solitude; dans une éclaircie du taillis, la voici qui s'étend en son infini violet; presque bleue à l'aurore, dans l'humidité de la rosée et la gaieté du soleil levant, elle semble alors comme le manteau de la jeunesse en fête; mais viennent le crépuscule et ses demi-teintes et elle revêtira les nuances austères des chasubles de carême; seul sourire, selon les heures, doux ou grave, d'une terre que la nature traita, en marâtre elle en cache filialement les aridités sous les plis riches et délicats de ses tiges finement dentelées et de ses clochettes frissonnantes à la brise qui les effleure; d'un bout à l'autre de la Campine, entre la sévérité épique des grandes sapinières et la désespérance des saules rabougris et crevassés au bord des marais stagnants, la petite fleur de bruyère, fidèlement renaissante à l'appel de l'été, chante chaque année — cigale de la couleur — sa petite chanson lumineuse et joyeuse qui rythme le vol des papillons et appelle la visite des abeilles.

Comme les abeilles et les papillons, je suis revenu vers toi, petite fleur de mon jadis ; tu apparus tout d'abord à mes yeux d'enfant impatient de voir et curieux de connaître, et c'est ton reflet qui demeure ineffaçable en mes prunelles ; plus tard, aux heures confidentes de l'adolescence, tu sus mes premiers enthousiasmes d'esprit et premiers rêves de cœur ; aujourd'hui, quand au milieu de la lande, je me penche vers toi, aucune illusion nouvelle, aucun songe tendre ne se mêle plus aux effluves pénétrantes qui montent de tes corolles, mais c'est en tes couleurs encore et en ton parfum que je revois et que je hume, myosotis de la bruyère natale, l'âme même de mon passé.

La plaine d'améthyste s'élargit en une mer aux vagues chatoyantes et dont les dernières ondulations viennent mourir tout là-bas, au pied des dunes qui tranchent sur le ciel comme des bastions ravagés de quelque ancienne citadelle ; des végétations sombres encourent les faîtes, tandis que leurs flancs sablonneux rutilent d'or sous le soleil de midi ; au delà s'allonge un nouvel

océan mauve, bordé, cette fois, de forêts de sapins, où d'intervalles, un bouleau met le contraste gai de son écorce argentée; et après la fête exaltante de la lumière, c'est la joie apaisante de l'ombre et de la fraîcheur descendant en résineux arômes du haut des dômes noirs; le loriot chante; un écureuil éperdu sautille d'arbre en arbre; des grappes de mûres saignent entre les ronces; les fougères profilent la grâce de leurs dentelures, et sur le sol, bruni par les aiguilles des sapins, est accroupie la famille multicolore des champignons: les uns, énormes, s'offrent en carapace de tortues; d'autres, frêles et d'un jaune soyeux, tentent l'œil et la main, ainsi que des fruits des tropiques; d'autres encore, d'un rouge vif pointillé de blanc sont inquiétants et équivoques à la façon d'un poème de Baudelaire.

Et le bois sombre est sillonné de sentiers où l'or du sable se fiance au violet de la bruyère, et qui, au caprice du bûcheron et du chemineau, serpentent en tous sens, montent les côtes, dégringolent les ravins, zigzaguent et s'entre-croisent, se perdent et

se retrouvent au pied de quelque vieille croix branlante, où un minable Christ clame par ses yeux pourris de moisissure et par ses membres effrités, une détresse qui serait infinie si la pitié ou l'espérance d'un passant n'avait accroché à ce gibet quelques fleurs en papier peint et si, à travers les branches, le soleil ne mettait au front de la divine Victime le nimbe symbolique de ses rayons.

Monument de foi, de gratitude ou d'expiation, rédemption d'un crime, soulagement d'un remords, ou simple geste de prosélytisme mystique, a-t-on songé parfois quelles tragédies de conscience, quels drames de sentiments ou quelles naïvetés de croyances sont ensevelis sous ces frustes calvaires épars dans les déserts de Campine?

Et aux clous rouillés de ces crucifix, combien de légendes suspendues en ex-voto par la pensée populaire? Légendes de sang, de pleurs et d'amour; légendes de terreur, d'émotion ou de tendresse qui sont le merveilleux même de ce coin de terre et que tous ses enfants savent pour les avoir entendu conter aux veillées d'hiver parmi

le hululement du vent dans la cheminée et le cliquetis de la pluie sur les vitres.

Le fond des premières angoises d'imagination que l'homme garde si vivace en lui, qui reste intangible à tous les oublis et qui survit à tous les scepticismes, s'est formé pour les fils de Campine à l'ombre même de ces croix rustiques qui jalonnant les landes et les forêts natales en synthétisent si intensément la poésie faite de tout le mystère que créent le silence et la solitude.

En montées accidentées, les sapins comme arc-boutés escaladent les côtes et atteignent les hauteurs d'où un panorama nouveau sollicite la pensée et les yeux : les marais.

Les marais de Campine, merveilleux spectacle, si tragique par son immobilité, si exaltant par la symphonie des couleurs : urnes de nacre, d'opale ou de saphir, selon le ciel qui se mire dans leurs eaux.

Les uns, au centre de longues landes désertes, arides et rocailleuses, profèrent une infinie désolation de mer morte ; à l'automne surtout, au milieu de l'agonie de la nature ambiante, sous un horizon où

chevauchent de bas et gris nuages, leur large nappe où se reflètent des saules séculaires aux têtes énormes et ravagées, dégagent une noire tristesse ; et le rêveur attardé, le soir, sur leurs bords, songe invinciblement ainsi qu'à la seule correspondance adéquate à son impression, à quelque poème de Byron ou à une page de Shakespeare... C'est bien le cri du pessimisme que jettent aux échos rebelles les oiseaux de deuil qui s'élèvent d'un lourd battement d'ailes d'entre les joncs séchés.

D'autres de ces marais, au contraire, sont une fête pour le songe et le regard, et semblent prédestinés à réverbérer toute la splendeur de l'été ; tels, les lacs de Tarlaemen ; les riches forêts de sapins leur forment un diadème de jais que souligne l'émeraude des taillis de chênes ; puis ce sont les entre-croisements bruns et verts des hauts roseaux, enfin, en étendues immenses, l'eau d'une pureté de cristal, où parmi les nénuphars blancs et jaunes, l'or du soleil et le bleu du ciel sont éparpillés à profusion ; et dans la fine buée qui flotte, les grands héros planent comme l'âme

même de ce paysage de joie, de lumière et de bonheur.

Par les deux aspects différents de ses marais, la Campine sollicite particulièrement les peintres ; depuis nombre d'années, les artistes se sont donné rendez-vous en certains endroits privilégiés de la bruyère, à Genck d'abord et plus récemment à Asch ; malgré que le snobisme et la bêtise habituels aux villégiatures n'aient point épargné ces coins d'une poésie faite surtout de sauvage solitude, ces pèlerinages gardent néanmoins pour ceux qui savent oublier l'homme au profit de la nature, un charme exquis et émouvant.

La beauté de la Campine tenta aussi les artistes littéraires ; Edmond Picard aima à venir reposer sur l'oreiller parfumé des bruyères sa tête lasse des agitations d'une pensée aux plus contradictoires aspects, et quelques-uns de ces merveilleux « devoirs de vacances » où le maître se libère des positivismes du droit et des mesquineries de la politique furent conçus et écrits dans la solitude mauve et or de l'ermitage de Helchteren ; Haulleville attesta son amour

de la Campine en des couplets de verve nerveuse et vibrante. Né trop tard pour mener quelque guerre de paysans, le chevaleresque baron dut se contenter de saluer de la plume — la seule arme que le siècle médiocre concéda à ce paladin-né — la Bretagne belge, où il se sentait proche de « la virginité farouche de la nature »; du terroir même sont éclos des poètes, des romanciers; aux confins du Brabant, dans un humble presbytère de village, l'abbé Cuppens écouta avec une pieuse attention les voix qui lui parlent du fond brumeux des landes et les interprète en beaux vers flamands d'un lyrisme ingénu et grave; non loin de là, dans le Burg de Lummen, que l'histoire et la légende aigrettent comme d'une auréole romantique, Georges Virrès élabore ses romans où palpitent, d'une façon si intense, les passions frustes et les énergies spontanées des gens de Campine. Très féru d'intellectualité, appréciant et savourant les expressions d'art les plus diverses et les plus cosmopolites, ce grand garçon élégant et le monocle à l'œil, donne un bel exemple de fidélité à son sol et à sa

race, en astreignant son beau talent à l'observation de l'humble humanité et à la notation de la rude nature au milieu desquelles il passe sa vie.

Belles nuitées du Burg de Lummen où Virrès de sa voix martelante, nous initiait à quelque épisode de mœurs villagoises, naïf, joyeux ou tragique — tandis que par la fenêtre large ouverte, entraient les effluves des fleurs, des arbres et des eaux....

Et la lecture terminée, tout entiers encore sous l'impression de l'œuvre révélée à notre admiration, si l'heure venait à sonner à quelque proche clocher, il nous semblait, sous la draperie bleuâtre du ciel clouée d'étoiles d'or, parmi l'absolu silence des êtres et des choses, entendre battre le cœur même de la Campine.

VI.

Sourires d'Ardenne.

En des heures d'agitation fébrile, où les esprits sont conviés vers toutes les inquiétudes et tous les désarrois, les grandes solitudes de l'Ardenne offrent un si apaisant refuge. Silence des grands bois que soulignent, sans les troubler, les trilles des oiseaux! Collines ondulantes, dont le vert a des clartés d'espérance! Petits villages groupant, dans un repli de la montagne, leurs maisonnettes aux toits d'ardoise, autour de leur clocher élancé, et qui respirent tant d'idyllique tranquillité! Et dans les sentiers qui serpentent à travers les fougères et les bruyères, les abeilles bourdonnent, les papillons évoluent en un vol capricieux et les libellules déploient leurs ailes aux reflets de joyaux.

Le climat de souriante détente a, aujourd'hui, pour complice, le soleil: depuis le matin de l'Assomption, il est revenu d'un exil de plusieurs semaines, où il semblait

vouloir s'apparier aux lourds soucis des hommes. Et le voici qui, dans un ciel sans nuages, brille du plus somptueux éclat, délicieusement tamisé par les dômes des chênes, les frondaisons des hêtres et les dentelles des sapins.

Dans les flâneries à travers bois et champs, je vous veux à mes côtés, vous mes amis Thomas Braun et Adolphe Hardy, qui, d'une ferveur si filiale, avez compris et senti l'Ardenne et avez su faire chanter, dans vos vers et vos proses, son émouvante grandeur et sa douceur pénétrante. Mieux que la sécheresse topographique des cartes, votre verbe évocatif et coloré, me guide, le long des coupe-feu et dans les méandres des pistes. Parmi ces beautés inviolées, une voix de poète est la plus sûre et la plus exaltante des compagnes.

*
* *

L'émeraude du grand pré flamboie. Sous l'ardent soleil, le chasseur de papillons opère. C'est un distingué savant liégeois, râblé et nerveux, qui, suivi de son jeune

fils, bondissant comme un lévrier, se livre aux plus savantes stratégies. Tantôt il s'avance à petits pas et, tout d'un coup, d'un geste rapide du filet, il capture la capricieuse et mouvante proie ; tantôt, il emprisonne brusquement, à ras du sol, une touffe de fleurs, se penche comme un tendeur et, du tissu léger, extrait délicatement la jolie bestiole aux ailes diaprées. Avec une passion méthodique, il poursuit, pendant des heures, ses conquêtes. Selon la nature du sol et le caractère des floraisons, il sait comment se partagent, entre les sites, les cent et quatre espèces de papillons diurnes, et les cinq cents espèces nocturnes. Et il varie ses expéditions selon un programme préalablement établi. Le soir venu, il passe en revue ses victimes, leur attribue un état civil et les fixe sous bandelettes dans leurs petits sarcophages collectifs. L'ensemble de ces petits morts, dont l'aspect n'a rien de funèbre, forme la plus délicate, la plus chatoyante et la plus harmonieuse gamme de couleurs. Et le chasseur de papillons s'endort d'un bon sommeil, exempt, hélas ! de remords et sur lequel plane — quelle in-

justice! — comme une fête des ailes, des rêves aux teintes diversifiées d'or, de saphir, de rubis et de topaze.

*
* *

La petite église consacrée à saint Antoine dresse, au sommet du plateau, sa modeste architecture, surmontée d'une mince flèche; d'un côté, le presbytère cache, sous une couronne de grands arbres, ses fenêtres aux rideaux blancs, et, de l'autre côté, entre des murs recuits au soleil, c'est le cimetière aux tombes pieusement entretenues et fleuries. De cette oasis mystique, où que se dirige le regard, il ne découvre aucune maison. D'où viennent donc les morts qui reposent là? Il faut s'avancer sur la crête pour déceler la paroisse. Elle est éparpillée au flanc des collines en petits hameaux dissimulés par la haute futaie. De ces coins dispersés, la cloche dominicale amènera — comme un berger son troupeau — sous les voûtes du petit temple, les familles de fermiers, de laboureurs et de bûcherons, et quand se terminera l'office, où les mâles accents des

hommes s'unissent, dans le plain-chant, aux accents nuancés des jeunes filles, les orants ne redescendent les chemins qu'après s'être recueillis devant les jardinets sous lesquels reposent les disparus.

Comme l'attestent les pierres de son subsitement, le sanctuaire de saint Antoine remonte à cinq siècles. Un berger, surpris avec son troupeau dans une de ces redoutables tempêtes de neige, qui, l'hiver balaient forêts et vallons, se sentait déjà menacé de mortelle inanition, quand l'idée lui vint d'invoquer « l'ermite par qui l'on se retrouve ». Il fut exaucé. A son retour, en signe de reconnaissance, le pâtre dressa, à la crête du coteau, un tronc d'arbre et plaça dans une niche grossièrement taillée, une statue en bois de saint Antoine. A cette initiative de gratitude, la piété populaire fit un sort heureux. Grâce aux dons des fidèles de tous les environs, une chapelle s'éleva, puis une église, qui devint, avec le temps, un lieu de pèlerinage de plus en plus suivi. Chaque année, à la fête du saint, ce pèlerinage rassemble, de tous les coins de l'Ardenne, des milliers de personnes. Et une foire

coïncide, riche en tractations, et qui, selon les traditions du moyen âge, mêle son animation profane au murmure des oraisons. Et on imagine alors, en ce haut lieu, d'ordinaire si solitaire, une vivante et rutilante reconstitution d'une de ces toiles des maîtres anciens, proférant, en une savoureuse synthèse d'art, la poussée dualiste de la race : souci de l'au-delà et joie de vivre.

★
★ ★

Une floraison de légendes s'est épanouie dans ces régions : elles errent dans la pénombre des sapinières ; elles s'accrochent à de vieux murs d'autrefois, encastrés dans un château moderne ; elles mêlent leur voix de mystère au mugissement des torrents, se perdant dans les gouffres. Toute cette partie de l'Ardenne, voisinant avec le Condroz, et d'une si émouvante sauvagerie, est peuplée de fantômes errants, dont l'histoire, d'ailleurs, est profondément morale, puisque toujours la vertu y est récompensée et le vice puni.

En contraste avec ces mythes, dans le

creux des vallées, jaillissent, à l'état encore libre et vierge, des sources d'eau minérale. Et cela fait penser à « Mont-Oriol », le vivant et satirique roman où Guy de Maupassant décrit la captation d'un gisement aquifère, découvert par un nabab, au hasard d'une promenade, et la fondation, dans un paysage inviolé, d'une ville de cure. Pourvu que, quelque jour, l'un ou l'autre financier heureux — s'il en reste — égarant ici ses pas, ne s'avise pas, à son tour, de semblable ambition, et substitue le tumulte mondain au règne émouvant du silence et de la solitude!

VII.

Devant une Kermesse de Teniers ⁽¹⁾

Teniers naquit à Anvers le 15 décembre 1610, l'année qui suivit la trêve conclue entre l'Espagne et les provinces unies. Le maître futur grandit ainsi dans la période de détente politique qui stimula si fort le

(1) Musée de Bruxelles.

magnifique épanouissement de la Renaissance flamande.

Elevé dans une ambiance d'art par un père, peintre lui-même et qui a laissé des œuvres d'un mérite tel que des erreurs d'attribution les ont fait confondre parfois avec des œuvres de son fils, Teniers put, dès sa prime jeunesse, donner libre cours aux dons exceptionnels qui étaient en lui et que Rubens, familier de l'atelier paternel, eut promptement fait de reconnaître.

On rapporte de Teniers ce mot qui résume sa formation artistique : « Je tiens mon génie de la nature, mon goût de mon père, ma perfection de Rubens. »

Ayant pris comme devise : *Sine labore nihil*, Teniers recueillit précocement les fruits de sa ferveur au travail. A vingt-deux ans son talent était publiquement consacré par la réception de Teniers comme franc-maître de la corporation Saint-Luc.

Vers la même époque Teniers était entré en relations intimes avec un peintre d'origine belge rentré d'un long séjour en Hollande, Adrien Brouwer, dont l'influence orienta Teniers, jusque là interprète de la

vie bourgeoise, vers le genre rustique et populaire qui devait être un facteur prédominant de sa gloire.

Le mariage de Teniers, à 27 ans, avec Anne Breughel, fille de Jean Breughel, dit de velours, et qui était en même temps la pupille de Rubens, lui donna une situation de premier plan dans le monde artistique et rendit plus étroits encore ses rapports avec Rubens, dont la jeune et séduisante femme, Hélène Fourment, fut la marraine du premier-né de Teniers, David, qui dans l'histoire de la peinture portera un jour le nom de Teniers III.

Devenu un grand bourgeois d'Anvers ayant maison de ville et maison de campagne, Teniers fut choisi comme peintre attitré d'abord par l'archiduc Léopold Guillaume, gouverneur des Pays-Bas, qui portait aux arts et aux artistes un intérêt agissant et ensuite par son successeur Don Juan d'Autriche chez qui Teniers remplissait par surcroît la charge de professeur de peinture.

Si Teniers ne négligea point les bénéfices personnels qu'il pouvait retirer de ces inti-

mités de Cour, il en fit également profiter sa ville natale, en obtenant du roi d'Espagne la création de l'Académie d'Anvers qui contribua si efficacement à maintenir, à travers les âges, le renom artistique de la Métropole.

Ici finit la période brillante et heureuse de la vie de Teniers.

Les années subséquentes furent assombries par de longs et âpres procès avec ses confrères et avec des marchands de tableaux et, ce qui fut pis, par de navrants procès de famille.

Sa première femme, Anne Breughel, était morte lui laissant six enfants et il avait épousé en seconde noce Isabelle de Fren, fille d'un secrétaire du conseil de Brabant dont il eut encore deux enfants.

Les enfants d'Anne Breughel intentèrent à leur père une série d'actions judiciaires dont des transactions passagères ne parvinrent pas à empêcher l'interminable et pénible déroulement.

A ces épreuves que lui infligea l'ingratitude filiale, vint s'ajouter pour Teniers, un deuil cruel entre tous : la mort de sa seconde fem-

me, Isabelle de Fren, dont l'affection était son seul soutien.

Enfin, l'état de bouleversement de son pays, devenu une fois de plus, par la guerre de Hollande, le champ de bataille de l'Europe fut pour Teniers un surcroît de chagrin.

Teniers succomba-t-il sous le poids de tant d'infortunes et, comme on l'a prétendu, mit-il fin lui-même à ses jours? Rien ne permet de le supposer si ce n'est l'incertitude qui régna longtemps sur la date de son décès et qui continua à entourer le lieu de sa sépulture.

Récemment il a été établi que Teniers mourut le 25 avril 1690, à l'âge de quatre-vingts ans. Mais l'endroit où il fut enterré demeure inconnu.

On aime à croire qu'il dort son dernier sommeil aux côtés d'Isabelle de Fren dans la petite église de Perck en Brabant, près du rustique manoir où il vécut avec la seconde compagne de sa destinée, tant d'heures de fécond labeur et de claire tendresse.

Teniers peintre de la joie est mort dans la douleur.

Ainsi Teniers fut fils de peintre et père de peintre ; mais il y eut autrement de valeur dans son ascendance que dans sa descendance.

Teniers II apparaît comme une glorieuse parenthèse de génie entre Teniers I qui avait du talent et Teniers III qui avait à peine du métier.

Quant à sa lignée artistique, si Teniers, comme tous les peintres de l'époque, subit l'influence souveraine de la maîtrise de Rubens, son art, en sa partie dominante, le rattache à Jérôme Bosch, à Breughel et particulièrement à Adrien Brouwer. Il hérita d'eux en même temps que le sens du grotesque et le goût de la diablerie, la passion de la fantaisie. Mais là où Adrien Brouwer s'adonne sans mesure et sans retenue à la poussée des débridements matériels, Teniers se contraint et se surveille. Il corrige son maître, l'amende et l'affine. Le réalisme de Brouwer absolu et systématique revêt le caractère exclusif et brutal du naturalisme, tandis que le réalisme de Teniers relève d'une vision plus mesurée, plus éclectique et, en somme, plus variée.

Par transposition littéraire, on pourrait invoquer ici, en comparaison adéquate, l'art totalitairement brutal d'un Zola, et l'art aéré et plus nuancé d'un Alphonse Daudet.

C'est que, à l'encontre de Brouwer, tempérament de maroufle, à propos duquel on pourrait dire, après Verhaeren « qu'il faisait des chefs-d'œuvre entre deux souleries », Teniers cultivait en lui une psychologie de distinction et de raffinement qui hausse son art à une vision équilibrée et harmonisée de la nature et des êtres. Bref, Teniers était au fond un aristocrate, un homme de cour, le protégé de deux gouverneurs généreux et le propriétaire de ce domaine brabançon de Perck — de Drij Torens — dont la silhouette se dessine à l'arrière-plan de tant de ses toiles.

Le domaine de Perck, entre Vilvorde et Malines, était proche d'un autre domaine plus important, le Steen d'Elewynt où Rubens vécut ses dernières années.

Au dire des historiens, dans ces deux demeures on vivait une existence large et fastueuse; toutes les élégances s'y donnaient rendez-vous et toutes les élites de

l'esprit y recevaient un accueil digne d'elles. C'était là, dans l'existence de deux grands seigneurs de la Renaissance, la part faite au besoin de s'extoriser en splendeur.

Mais la fête terminée, les invités partis, et la solitude reconquise, l'artiste prenait sa revanche sur le mondain. La riche et luxurieuse campagne flamande, dont il se sentait si proche par le meilleur de lui-même, s'offrait à lui ; il la parcourait en tous sens, s'en imprégnait et en emportait la vision dans son atelier. Dévotement recueillie, cette ambiance familière de nature servira un jour de décor à l'illustration de la vie paysanne que médite le peintre. Car ces paysages que son œil a recueillis, il les peuplera ensuite de toute la menue humanité qu'il sent sourdre autour de lui et ce féodal voudra immortaliser ses serfs, non dans leur dure destinée de tâcherons asservis à la glèbe mais dans leur évasion vers la détente reposante des cabarets ou vers la joie exubérante des kermesses. « Ces bons Flamands, disait Victor Hugo, il faut que cela boive, que cela chante et que cela danse. » Pour assurer un alibi à l'inflexible

rigueur du labeur quotidien, il faut que certains jours et surtout certains soirs, le ménestrier debout sur un tonneau soit le roi qui orchestre les voluptés, avec la fille d'auberge comme échanton, la bière comme agent provocateur et le tabac comme dispensateur d'illusion. C'est là la kermesse, liesse populaire qui fait pendant aux liesses bourgeoises du *Roi Boit*.

Ces liesses populaires comme ces liesses bourgeoises, sont la manifestation de ce que Henri Carton de Wiart a appelé « le droit à la joie » qui dans la dualité psychologique de la vie flamande et de l'art flamand fait contre-partie à cette propension au rêve que nos grands primitifs ont capturé dans leurs chefs-œuvre.

Si contradictoires qu'elles paraissent, les deux tendances se mêlent, et il n'est guère de *Kermesse*, où le peintre, en recul des tournoiemens du plaisir, n'ait inscrit le profil de la tour d'église, à l'ombre de laquelle, les rustres de Flandre, avant de s'adonner l'après-midi au droit de la joie, n'aient pratiqué le matin même le devoir de prier. Et peut-être est-ce là, mélange de mysticisme

et de sensualité, la caractéristique significative de la nationalité de notre art.

Rubens, seigneur d'Elewytt et Teniers, seigneur de Perck, ont l'un et l'autre participé par leur art aux délassements de leurs vassaux. Mais tandis que Rubens, dans cette communion des sens, y est allé de toute la fougue débridée de son génie, Teniers y a mis la sourdine d'un tempérament qui volontairement se surveille.

La *Kermesse* de Rubens, au Louvre, c'est la frairie complète, la ronde sans frein de tous les appétits, alors que la *Kermesse* de Teniers du Musée de Bruxelles est une kermesse adoucie, modérée, une kermesse « convenable », ce que nous appellerions dans le langage d'aujourd'hui, une kermesse « contrôlée »... Oui contrôlée par le groupe exquis — une petite cour de campagne — qui à gauche du tableau, se détache dans une si avantageuse lumière, avec, proche d'elle la calèche dont elle vient de descendre, et au fond du paysage, majestueuses sur l'horizon, les « trois tours » du manoir, emblèmes de souveraineté!

Teniers et sa femme Isabelle de Fren sont

ici en visite de fête, chez leurs censiers et tenanciers, elle semi-distante et semi-condescendante, lui, heureux de vivre et offrant visiblement son amour en spectacle.

Détaché de la toile, que voilà un joli tableautin des cérémonieuses tendresses en représentation de la Renaissance ! A cette élégante et intimidante apparition, du coup la kermesse s'est « rangée ». Au lieu du classique pantin désarticulé, le ménétrier juché sur son tonneau prend les allures dignes d'un chef d'orchestre ; le groupe qui, à droite, a continué à manger, arrête ses goinfreries et offre le spectacle paisible d'un dîner de famille ; le couple dansant au centre s'efforce à un rythme qui reste décent ; un second couple a à peine une caresse lutine et un autre couple qui, assis, le regarde, prend des attitudes d'idylle. Sur le seuil de la cuisine, les servantes, malgré l'invite, hésitent à se lancer dans la ronde. Tout cela ne relève plus des poussées paroxysées du plaisir que nous donnons volontiers comme thèmes conventionnels aux kermesses, mais d'une description de gaieté saine et de bon aloi, qui a toujours la pré-

férence de Teniers. Car dans ses autres *Kermesses* — celle de la Pinacothèque de Munich et celle du Musée de Vienne, — on découvre le même souci d'infliger aux instincts le frein modérateur de la distinction.

C'est entendu, le Flamand ne serait plus le Flamand si, quand le couple seigneurial s'est éloigné, le fond de la race comprimé par de respectables présences, ne remontait pas à la surface et ne se libérait pas de la contrainte en une tourmente échevelée de mouvements et d'étreintes. Et ce sera alors l'heure de Rubens.

Que par ailleurs, chez Teniers, ce sens de la mesure et de la distinction ne préjudicie en rien à cette condition essentielle de l'œuvre d'art, qui est la vie, la *Kermesse* du Musée de Bruxelles en est la démonstration péremptoire.

Un rare talent de composition distribue l'action entre différents groupes qui ont chacun leur animation propre et leur psychologie personnelle, projetée au dehors par les taches éparpillées d'une lumière à la fois franche et fine ; ce sont autant de peti-

tes scènes séparées, mises en relief par la clarté argentine du coloris léger et délicat qui les baigne et à qui le contraste avec la pénombre ambiante imprime une singulière vivacité de rendu. La facture de Teniers, elle-même est un don de joie, dispensé à la fois aux humbles êtres en liesse et aux paysages qui les entourent, cette plantureuse et reposante campagne de Flandre et ces pittoresques fermes et cabarets à l'évocation desquels Teniers s'est voué avec tant de ferveur artistique et patriale.

Faut-il maintenant une fois de plus et après tant d'autres, faire le procès de Louis XIV et de son mot célèbre et détestable sur les personnages de Teniers: « Otez-moi de là tous ces magots. »

C'est Voltaire qui, dans son *Siècle de Louis XIV*, a rapporté cette royale boutade dont la valeur est singulièrement diminuée quand on sait que dans une lettre subséquente le même Voltaire rapporte que Louis XIV traitait les fables de La Fontaine avec un égal mépris que les tableaux de Teniers. Cela prouve seulement que certaines formes d'art simples, naturelles et fami-

lières — et il y a quelque correspondance entre le genre de Teniers et le genre de La Fontaine — demeureraient impénétrables à un souverain qui avait choisi le soleil pour symbole et la solennité comme régime.

« Magot », c'est bien vite dit, pour exclure du bon goût, cet art des anatomies ramassées, à l'équilibre hardi et balancé qui chez Teniers, sans dévier jamais en caricature comme chez certains petits maîtres flamands, favorise singulièrement l'impression de vie et de mouvement et s'adapte ainsi, à la perfection, à ce genre populaire dont ils sont l'adéquate illustration. Depuis Louis XIV d'ailleurs, l'œil s'est habitué à ces raccourcis d'humanité, et celui-là serait bien reçu qui, aujourd'hui traiterait de « magots » les groupes de rustres aux traits anguleux et aux attitudes déhanchées qui donnent tant de caractère et d'expression aux toiles de Laermans.

Dans l'œuvre de Teniers, est-il besoin de le dire, le procédé rude et amusant avec lequel il traite les paysans en guindailles, est principalement limité aux scènes campagnardes auxquelles il l'appliqua, et quand

il s'en évade vers la société bourgeoise, ce familier des tavernes sait se souvenir, devant son chevalet, qu'il y a en lui un grand seigneur, se complaisant, avec une égale maîtrise, dans les élégances et les raffinements. Il aura même souvent la coquetterie — comme dans la *Kermesse* du Musée de Bruxelles — de juxtaposer ces deux manières et de se complaire, dans ses toiles, à une antithèse de ses possibilités, en des formes d'art très opposées au point de sembler contradictoires.

On se plaît volontiers à individualiser un artiste du pinceau, comme aussi un artiste de la plume par un des aspects de leur génie et de leur talent. Comme on appelle Lamartine le poète *du Lac* et Georges Rodenbach le poète de *Bruges-la-Morte* — ce qui ne manqua pas d'ailleurs de les agacer — on a pris l'habitude d'appeler Teniers le peintre des *Kermesses*.

Cette localisation, passée dans la tradition, circonscrit préjudicialement, en l'occurrence, une œuvre aux faces multiples et une activité au large rayonnement. Peintre des *kermesses*, certes et avec une particu-

lière dilection, Teniers est encore, comme en un complément même de ce genre, un peintre de tavernes d'une vie si enlevée et d'un coloris si savoureux, et aussi un peintre d'intérieurs campagnards — et là une fois de plus ses prétendus « magots » alternent avec des silhouettes vêtues de naturel humain et de distinction native. Voyez *Le médecin de village* du Musée de Bruxelles.

Que si pour avoir été un peintre religieux, il manque à Teniers la ferveur, ses *Tentations de saint Antoine*, différentes de l'inspiration de ses devanciers et de ses émules, ont un caractère moins éloigné de la mysticité; sans doute, chez Teniers, le diable déploie — comme ailleurs — la frénésie de ses cauchemars et de ses excitations, mais comme le moine demeure calme et indifférent, convaincu, en ses certitudes, que tout cela passera. Le saint Antoine de Teniers est visiblement un saint à « qui on ne la fait pas » et apparaît par là comme un apologiste de la confiance.

Et c'est sans doute en la manière dont Teniers a interprété la psychologie de saint

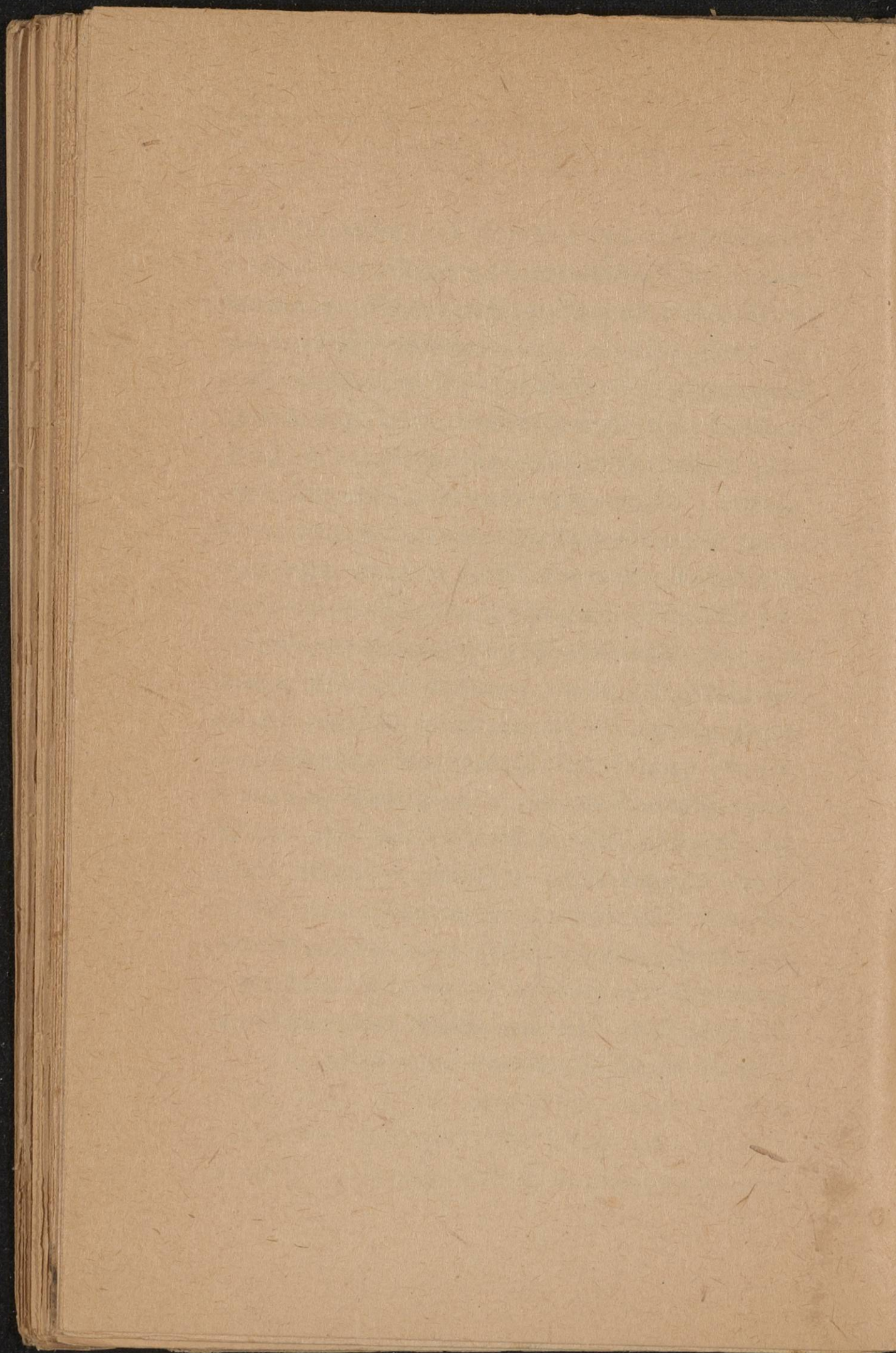
Antoine, que nous découvrirons quel fut le ressort déterminant de son art en même temps que la formule qu'il donna de sa conception de la vie.

Les problèmes idéologiques de l'existence n'ont jamais beaucoup préoccupé Teniers; il les a esquivés par l'allégresse de la pensée unie à l'allégresse des sens.

La bonne humeur fut le lot de son art et qui lui a interdit l'envergure de Rubens et de Van Dyck et la puissance de Jordaens; mais immédiatement après eux, dans la hiérarchie des valeurs de la Renaissance, il apparaît, génie de la joie, comme un grand professeur d'optimisme.

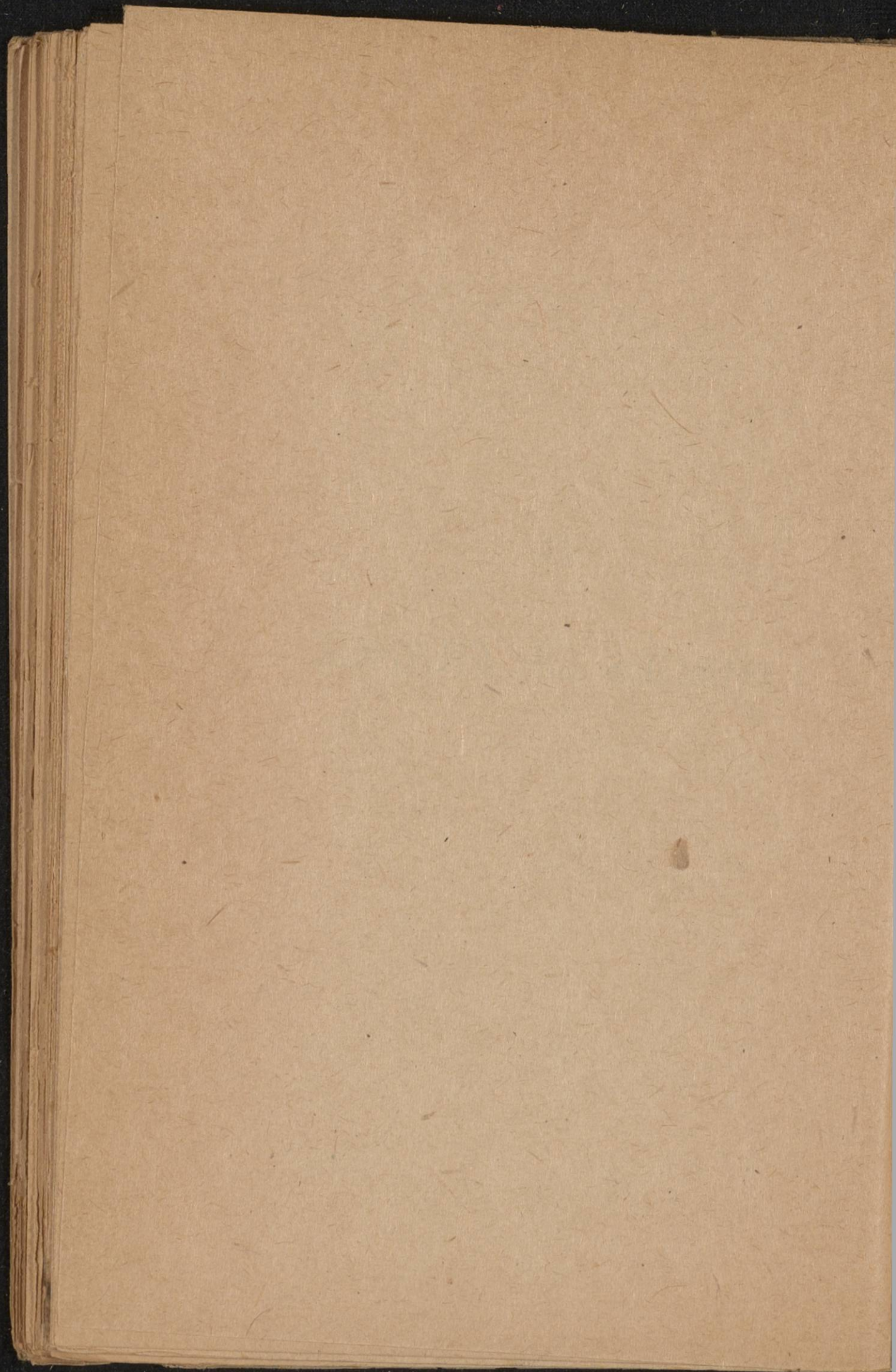
Il est évidemment une philosophie plus élevée que le *Carpe diem* d'Horace. Cueillir le jour! Comme Horace, Teniers a cueilli le jour, et dans les parterres des jours, les fleurs d'une sensibilité aimable, brillante, sans grand héroïsme. Mais quoi, l'héroïsme ne serait plus l'héroïsme s'il était pratiqué par tout le monde. Comme Horace, Teniers s'est tenu à la moyenne mesure d'un héroïsme quotidien. Et c'est par là qu'il nous reste proche, actuel et presque amical.

Ne nous a-t-il pas donné l'exemple de loger son art à l'hôtellerie de « la Vie est belle » et du haut du balcon, de considérer, amusé et désinvolte, la sarabande éblouissante et insouciante d'une humanité qui, déjà alors, voulait créer des dérivatifs à la dévaluation de l'argent, à la rigueur du fisc, à la déficience des gouvernants. Sympathisons donc avec ce précurseur, en art, de notre mentalité présente. Mais pour le comprendre et l'aimer, négligeons, dans son existence, les difficultés des débuts et les détresses de la fin pour ne retenir que les heures rayonnantes de la maturité, telles qu'il les vivait, quand semblable au portrait qu'il nous a laissé de lui, il se posait en face à la vie, d'un regard clair et heureux, d'une lèvre conquérante et souriante et du blanc panache de défi qui couronnait son feutre aux larges bords. C'est dans cette attitude, épanouie en Beauté, et sa riche palette à la main, que Teniers, amant heureux de la joie de vivre, traversera les siècles.



II.

IMAGES DE FRANCE.



I.

Les visages de la Savoie.

ANNECY.

Annecy. Azur clair du lac. Vert tendre des montagnes. Et une ville avec des coins délicieux de silence, des rues à arcades d'une fraîche pénombre et des quais archaïques qui mirent dans une eau cristalline leurs pignons vétustes.

En recul des villégiatures frivoles et bruyantes, on retrouve là l'âme de saint François de Sales. Ne disons pas, selon la formule naturaliste, qu'elle fut « déterminée » par ce milieu de calme et de douceur ; mais convenons que nul cadre ne s'adapta mieux à un apostolat religieux qui se voulut délicatement convaincant et tout fleuri d'images nuancées.

Ni la sûreté ni la fermeté de doctrine ne firent défaut à saint François de Sales ; mais, pour lui, la prédication n'était pas cette « guerre à coups de crucifix » que Ver-

haeren évoque dans « Les Moines » ; c'était une conquête pacifique par la persuasion et par l'émotion. Jamais l'art ne revêtit autant de séduction pour « introduire » les âmes dans la « vie dévote ».

Saint François de Sales demeure partout présent à Annecy, dans la vieille église gothique, à l'atmosphère si recueillie, où il fut enseveli d'abord, et dans la somptueuse basilique où reposent ses ossements et qui domine la cité, au haut d'un plateau d'où l'œil embrasse l'ensemble des beautés prestigieuses d'une terre qu'il sanctifia.

L'Ordre de la Visitation que saint François de Sales a fondé, avec sa « grande sœur en Dieu », sainte Jeanne de Chantal, continue à déployer sa féconde activité.

Il y a, à Annecy, une bibliothèque salésienne. Et saint François bénéficie même de l'honneur municipal d'une statue.

Et tout cela, au-dessus des soucis du lucre et du mouvement balnéaire, met dans l'air d'Annecy une sorte de survivance mystique irradiant de l'attachante figure d'un saint qui mena la Savoie à Dieu par le chemin d'un confiant et souriant optimisme.

AIX-LES-BAINS.

Aix-les-Bains et sa nouvelle cathédrale thermale, massive et blanche. Un concierge, chamarré comme un suisse d'église et important comme un huissier de Parlement, en fait les honneurs aux visiteurs; il les invite à admirer la hauteur et le confort du hall où une élégante cour de miracles d'arthritiques se soigne avec componction; il les promène dans les spacieux corridors, les introduit dans les piscines, leur explique les bains entiers et les bains partiels et ouvre avec solennité la porte des bains de luxe, mosaïque et or, avec cabinet de toilette et salon de repos à cent francs la séance — sans le pourboire. Et voici, dans une pénombre recueillie, la salle réservée aux chanteurs, aux acteurs et aux conférenciers qui viennent restaurer leurs cordes vocales en s'introduisant dans le nez et dans la bouche de précieux tubes d'argent. On dit que Cécile Sorel... Décidément toujours elle!

Un envol d'ascenseur transporte ensuite au sommet du monument. Là sont religieusement encastrées dans le bâtiment, des ruines qui attestent, nous assure le guide,

la haute antiquité d'Aix-les-Bains et la valeur immémoriale de ses eaux. Comme dirait Labiche : « Ça sent le romain »... Des débris de baignoires, des coins de lit de repos et une statue d'un semi-nudisme qui n'est vraiment plus à la page.

Et le garde conclut avec autorité : « Nous datons de Trajan ».

Dans un coin de ce Forum balnéaire, une vieille dalle porte des inscriptions qui lui donnent un vague air de damier. Une table de jeu alors ? Voilà qui compléterait une auguste tradition et prouverait que déjà du temps de Rome, à Aix-les-Bains, les patients, après avoir bu de l'eau, pris des bains et subi des massages, pratiquaient le culte du hasard, devant des tables de granit qu'un très contestable progrès a transformé en tapis vert.

Un passé de vingt siècles assure à Aix-les-Bains de pérennité des rhumatismes et de la crédulité.

MEDITATION SUR LE LAC.

Du haut du col du Chat, que forme une

admirable « corniche », le lac du Bourget, dans sa partie la plus sauvage et la plus inviolée, étend sa nappe de saphir sombre où se mirent des rocs puissants et sévères. Paysage austère et solitaire qui contraste avec l'aspect animé du lac d'Annecy.

Le lac d'Annecy a la beauté primesautière d'une poésie de Théodore de Banville. Le lac du Bourget garde l'empreinte du grave songe lamartinien.

Ici rien n'a changé depuis l'heure où une barque emmenait mollement, au fil de l'eau, deux amants qui demandaient au temps de « suspendre son vol ».

Telle qu'alors, l'abbaye de Hautecombe est toujours là, accrochée à la colline dans une couronne de frondaisons, et qui devait être pour le Poète et l'Amante, un rappel à la spiritualité.

Ce n'est pourtant pas tout à fait une impression de recueillement qu'on emporte de la visite à l'abbaye de Hautecombe, parmi la cohue pressée et turbulente de touristes qui l'envahit chaque après-midi.

Ce Westminster en miniature, en son riche cadre rococo, est vraiment trop encom-

bré de sépultures et de statues de marbre; il tient de la nécropole et a une sorte d'impassible dureté nuisant à l'atmosphère mystique du saint lieu.

En vain le bon Père bénédictin qui nous conduit et n'a rien de la banalité suffisante des guides, tente-t-il, par des paroles d'élévation, de ramener les esprits vers l'essentiel.

Trop de vanités posthumes s'étalent solennellement autour de nous. Et il faut que les moines viennent prendre place dans leurs stalles, que la voix de l'orgue et les mélodies du plain-chant montent vers les voûtes, pour nous faire souvenir que nous nous trouvons dans une église, non dans un musée.

★
★★

C'est l'inspiration qui donne sa valeur à un événement. L'aventure d'Alphonse de Lamartine et d'Elvire n'est en soi qu'un simple fait-divers, comme il s'en passe des milliers, tous les étés, dans toutes les villégiatures du monde: deux êtres jeunes qui,

au hasard d'une rencontre, se sont découverts des affinités sentimentales et les ont cultivées avec la complicité exaltante de la nature. Pour hisser ce cas banal à la dignité d'exemplaire type, il a fallu que le génie le prenne sur ses ailes et l'emporte aux régions de l'ordre universel. Avant que le *Lac* la révélât à elle-même et aux siècles, Elvire n'était qu'une femme comme une autre, mais parce que Lamartine l'a vêtue de poésie nouvelle et d'émotion inédite, elle est devenue la femme, celle en qui des millions d'êtres ont reconnu et continueront à reconnaître les ardentes et nobles prémices de l'amour. Le *Lac* fut le grand chant initial qui opéra sur les cœurs et les imaginations à la manière d'une révélation et qui, en dépit du changement des modes de sentir et d'écrire, a gardé toute sa puissance et toute sa fraîcheur.

Au-dessus des eaux bleues du Bourget, dans le frisson léger des arbres, c'est ce chant qu'on entend et dans les légères écharpes de brume argentée que le crépuscule fait flotter, c'est l'immatérielle, éternelle et anonyme image qui appareille de

celle qui inspira ce chant.

Devant cette évocation, aux lieux mêmes qui la créèrent et la prolongent, combien apparaissent malfaisants et impertinents, les efforts tentés par certains critiques pour restituer Elvire à la vérité historique, la faire descendre du piédestal du rêve dans le terre-à-terre de la réalité... Que nous importe vraiment qu'Elvire s'appelait Madame Charles, qu'elle était la femme trop jeune d'un physicien trop vieux et qu'elle ne fut pas heureuse en ménage. Et surtout, de la part de certains barbons sadiques, quelle irrévérence sacrilège de rechercher derrière la pure et harmonieuse idylle, la part si problématique de faiblesse humaine.

Analyser sous cet aspect la plus émouvante cantilène de tendresse passionnée mais chaste qui soit sortie des lèvres humaines, c'est une défloration sentimentale et littéraire.

Il faut accepter et admirer le *Lac*, tel que Lamartine l'a, de ses mains juvéniles, offert aux siècles.

Quand il s'agit de poésie, c'est le songe qui est le réel et la vérité poétique — qui

vaut bien l'autre, car au lieu d'abaisser les esprits vers le sol, elle les hausse aux cimes — la vérité poétique c'est celle que le poète a créée, et où il a mis le meilleur de lui-même, cette part de spiritualité qui rédime des fragilités de la chair.

On a assez, et très justement, reproché au Romantisme d'avoir, sous l'aiguillon d'un individualisme dérégulé, fait prédominer l'amour passion sur l'amour sentiment.

Seule, Elvire, sœur de la Béatrice de Dante et de la Laure de Pétrarque, ne mérite pas ce reproche. Comme elles, Elvire libérée, par l'idéalisme, des tentations de l'instinct, est un harmonieux symbole des revanches nécessaires de l'esprit sur la matière.

Et pour le passant qui se souvient des *Méditations*, ce symbole anime, grandit et complète les beautés naturelles du lac du Bourget.

AU TOMBEAU DE TAINÉ.

Dans une courbe du lac d'Annecy, Men-

thon-Saint-Bernard éparpille, parmi les frondaisons aux essences variées, et selon un plan de la plus ingénieuse esthétique, ses villas savoyardes, aux allures pittoresques de fermes et qui s'incorporent si harmonieusement au paysage.

Menthon est la patrie de saint Bernard, le fondateur, au Xe siècle, des couvents du Grand et du Petit Saint-Bernard. Le souvenir du grand hospitalier survit dans le manoir crénelé, posé en nid d'aigle sur un éperon sortant du flanc de la haute montagne, d'où émergent, comme une gigantesque citadelle de granit, les « Dents de Laufon ».

Hippolyte Taine, familier de Menthon, doit avoir souvent, au cours de ses promenades méditatives, contemplé cet aspect de Savoie, demeuré grandiosement « Moyen Age », et qui revêt un pathétique particulier lorsque le soleil couchant le revêt du vieil or de ses derniers rayons.

Taine vécut et œuvra à Menthon-Saint-Bernard, dans une vieille maison, entourée d'un haut mur et enfouie dans le mystère de grands arbres et d'une végétation touf-

fue. On eût voulu pénétrer dans cet asile du penseur, y retrouver peut-être quelque chose de l'atmosphère qui baigna ses idéologies. Mais une ombrageuse défiance interdit au visiteur l'accès de cette demeure, comme d'ailleurs elle s'efforce d'écarter les visiteurs — par des grilles, des cadenas et des fils de fer barbelés — du tombeau même de Taine. Il est heureusement des sentiers détournés qui permettent de déjouer ces farouches précautions !

Taine dort son dernier sommeil dans un site sauvage et solitaire au flanc d'un roc, à l'ombre des chênes puissants, au milieu des aubépines et de graminées.

En cette ambiance, la chapelle sans style fait songer à une tombe de druide. Au mur du fond, une reproduction agrandie de la médaille de Roty, avec en-dessous cette inscription : *Causas rerum altissimas candido et constanti animo, historia litteris perscrutatus, veritatem unice dilexit.*

Une croix est gravée au frontispice du monument.

Et devant les dalles lépreuses de l'entrée, fleurissent quelques cyclamens parfumés.

Et j'évoque Taine, tel que je le vis, aux dernières années de sa vie, en 1890, conduisant le deuil de ce Paganini de la poésie que fut Théodore de Banville: c'était un vieillard osseux et parcheminé, cheminant, un parapluie à la main, et le col de son vêtement frileusement relevé... A côté de lui marchait, dans le rayonnement d'une glorieuse maturité, son disciple Paul Bourget, qui, plus logique que son maître, orienta vers le haut des recherches commencées par le bas.

Comme le dit son épitaphe, Taine parti du positivisme, chercha la vérité, avec un esprit pur et tenace. Tant à la Philosophie qu'à l'Histoire et aux Lettres, il demanda le secret des choses et de la destinée. Ame naturellement chrétienne, il avait l'horreur du désordre moral et intellectuel, le sens de l'autorité et de la discipline, le respect des traditions, le culte élevé de l'Art — autant de fils conducteurs qui auraient dû l'amener à la découverte de la cause première et souveraine... Pourquoi le grand chercheur, dont le pas se rythma toujours à la plus indéfectible loyauté, s'arrêta-t-il à mi-côte de la

montagne de l'Idée et n'accéda-t-il pas au sommet où brille la Croix ?

Que la Croix, qui surmonte aujourd'hui sa tombe, donne au moins aux admirateurs de Taine cette espérance que cette vérité qu'il n'a su découvrir sur terre, ait été accueillante, dans l'au-delà, à ce grand homme de bonne volonté qui fut, pour la pensée chrétienne, un apologiste qui s'ignorait.

Il y a sans doute quelque symbolisme consolateur et rédempteur dans l'air pur des cîmes où repose Hippolyte Taine, en perspective de l'azur lumineux de ce lac d'Annecy, le long duquel il promena si souvent ses songeries et ses méditations que dominait et torturait ce problème de la destinée auquel il ne sut donner la solution qui eût rendu son œuvre totalement bienfaisante.



La Savoie et Annecy ignorent Hippolyte Taine ; il ne bénéficie d'aucun marbre ou d'aucun bronze ; nulle rue ne porte son nom : et rien ne signale au passant la maison où il vécut.

Mais Eugène Sue est aux honneurs. A l'instar de Chateaubriand devant l'Océan, sa statue sert de promontoire au lac; la plus large et la plus belle avenue d'Annecy lui a emprunté sa dénomination; et quand les bateaux passent au large, on montre, avec vénération, la « tour » où s'élaborèrent *Les Mystères de Paris* et *Le Juif-Errant*.

Devant les Homais de la politique et des municipales, que pèsent *Les origines de la France contemporaine* et les œuvres de Taine? L'incontinent polygraphe dame le pion de la popularité citadine au grand écrivain universel.

II.

Au pays de Saint-Simon.

La Ferté-Vidame. Petit village de Normandie et de cette partie de la Normandie, appelée Le Perche, pays de grandes forêts, de vergers fructueux, de collines ondulantes et de puissants chevaux.

La Ferté-Vidame est la « terre » de Saint-Simon, le génial et redoutable Tacite du règne de Louis XIV. Sous les dalles de la petite église Renaissance, reconstruite par les soins de son père et demeurée intacte, il a reposé, depuis sa mort, en 1755, à côté de l'admirable compagne de sa vie, jusqu'à la Révolution française, qui, violant leurs deux tombeaux, jeta les ossements dans une fosse commune et vendit à l'encan les débris de leurs cercueils de plomb.

La Révolution fut tout aussi brutale et cruelle vis-à-vis du château qui remplaça le manoir imposant, aux allures de forteresse, où œuvra le grand Taciturne des Lettres françaises. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une ruine dont la nature a repris possession dans un enchevêtrement de ronces, de lianes et de fleurs sauvages. Mais le cadre qui entourait le grandiose repaire du « solitaire » est resté identique : un parc immense qu'enclôt un mur que le temps a respecté et qui a un pourtour de quatorze kilomètres. Quelles nobles perspectives le duc avait devant lui, à ses heures de méditations et de travail : ces terrasses que les années ont res-

pectées et dont la noble ordonnance, rythmée de vasques, descend vers des étangs qui, entre les hauts roseaux, ont la mélancolique figure de miroirs dépolis; et vers de longues allées, bordées de chênes vigoureux qui s'enfoncent en éventail dans l'ombre bleuâtre de la forêt. Si ces paysages apaisants n'eurent aucune action sur l'âme tumultueuse de Saint-Simon, c'est sans doute qu'ils lui rappelaient trop Versailles, où il avait régné avec éclat, d'où la destinée l'avait exilé, et dont le souvenir devait sans cesse alimenter et ravirer ses rancœurs.

C'est à partir de 1740 surtout que Saint-Simon, écarté de la Cour et des affaires publiques, se confina, lourd d'aigreurs et de ressentiments, dans l'âpre solitude de La Ferté-Vidame et que, mettant à contribution l'énorme quantité de notes et de documents, il éleva en secret ces monuments prestigieux de passion et de gloire que sont les « Mémoires ».

C'est là que Saint-Simon faisait comparaître devant un tribunal où il était en même temps l'accusateur et le juge, tous ses contemporains, premiers rôles et comparses,

courtisés et courtisans. Lui, qui avait tant aimé les grandeurs pour lui-même, il n'était pas dupe de la grandeur des autres et la réduisait à ce qu'il croyait être la vraie mesure. Avec quelle pénétration psychologique, avec quelle maîtrise dans le jeu des lumières et des ombres — mais aussi avec quelle impitoyable rigueur et souvent quelle évidente injustice ! Et pour compléter l'image, un coup de pouce final, résumant et concentrant l'impression et qui fait balle. C'est par ces raccourcis précisément que Saint-Simon rappelle et égale Tacite.

Saint-Simon a-t-il calomnié son époque ? Sans doute, ce dur analyste du XVIIe siècle a porté atteinte à l'image conventionnelle et sans nuances généralement proposée à notre admiration et, selon sa propre expression, sous « l'extérieur de dignité », il a montré le « fond de bassesse ». Mais ainsi il nous a rendu le Grand Siècle plus vivant, plus humain et probablement plus vrai.

*
* *

Dans les « Mémoires » de Saint-Simon, il est copieusement question d'un incident

de sa vie publique qui a réacquis, ces derniers temps, une assez piquante actualité et qui démontre qu'à travers les siècles, toutes les ambassades extraordinaires se ressemblent.

Il s'agit donc de l'Ambassade extraordinaire dont le Régent chargea Saint-Simon d'aller solennellement demander au roi d'Espagne la main de sa fille pour le fils du Régent.

Ambassade extraordinaire ou, si vous aimez mieux, mission spéciale, et qui devait apparaître extraordinaire et spéciale à Saint-Simon, car bien qu'elle ne dura que huit jours, elle lui inspira tout un volume de ses mémoires.

Et voyez comme il n'y a rien de nouveau sous le soleil : Saint-Simon se proposa lui-même au choix du Régent qui, à l'admettre, ne posa qu'une condition : le budget étant en difficultés — déjà — il fallait que le « légat » assumât lui-même les frais du voyage. Saint-Simon y consentit, escomptant bien que son désintéressement pécuniaire serait compensé par des distinctions. Son calcul se trouva vérifié : au chapitre décora-

tions, il put inscrire : la Toison d'Or et le titre de Grand d'Espagne.

Voici Saint-Simon en route avec une escorte qu'il a voulue aussi brillante que formidable. Ses deux fils l'accompagnent et encore deux moindres Saint-Simon, ses cousins, le major de Saint-Simon et l'abbé de Saint-Simon. Un aumônier d'ambassade, cela faisait bien à la cour d'Espagne. C'est une tradition qui s'est perdue.

Saint-Simon fut reçu à Madrid fastueusement, comme encore aujourd'hui tous les ambassadeurs extraordinaires : carrosse de gala, fêtes, audiences royales, bals, illuminations. On n'oublia que les courses de taureaux. Mais la faveur la plus exceptionnelle dont bénéficia Saint-Simon fut d'être reçu solennellement par Leurs Majestés catholiques au lit. Encore une tradition qui s'est perdue.

Saint-Simon revint d'Espagne comblé d'honneurs, mais appauvri. La disgrâce suivit. De la gêne financière, comme de la méconnaissance, il prit sa revanche dans le silence de La Ferté-Vidame, la plume à la main.

Et l'ambassade du duc de Saint-Simon fut surtout extraordinaire par le récit qu'il en fit et par le tableau animé, scintillant, plein d'une verve primesautière et parfois corrosive, qu'il brossa de la Cour d'Espagne.

Si au cours de son ambassade, le duc de Saint-Simon recueillit la Toison d'Or et le titre de Grand d'Espagne, il les paya du moins par un chef-d'œuvre. Cela n'est évidemment pas donné à tous les ambassadeurs extraordinaires.

III.

Avec J.-K. Huysmans à Notre Dame de Chartres.

Je la revois chaque année avec la même joie fervente.

Sous les larges horizons de la Beauce, sur la plaine d'or des récoltes coupées, Notre-Dame de Chartres se dresse imposante et

pourtant si légère, presque diaphane. De la grande ville qui l'encercle, de ses bâtisses et de ses rumeurs, rien ne se perçoit; elle apparaît comme la vigie solitaire de la Mystique et de la Beauté.

Elle n'est pas une cathédrale, mais elle est la Cathédrale; car nulle part ailleurs, les pierres et les vitraux ne parlent un langage d'une si émouvante splendeur. Il y a comme un élan vers le ciel dans la hardiesse des ogives; les joailleries des rosaces rutilent de toutes les promesses d'éternité et le peuple des statues chante le plus magnifique des hosannahs de foi, d'art et d'histoire.

A ces visites à Notre-Dame de Chartres, mon habituel compagnon est J.-K. Huysmans. Sa «Cathédrale», encore que littérairement confuse et peu ordonnée, a des pages de commentaires qui dégagent admirablement l'atmosphère pieuse et esthétique du Saint-Lieu et mettent l'accent sur ses merveilles.

J.-K. Huysmans n'est pas le descriptif didactique qui apprécie objectivement les chefs-d'œuvre et leur voue une admiration livresque; tout lui-même participe à ses

analyses, tout lui-même et ses passions d'artiste, son culte du verbe pittoresque et savoureux et surtout ses émois de converti.

Car revenu à Dieu par le chemin de la Beauté, J.-K. Huysmans a cherché, à l'ombre de la cathédrale parfaite de Chartres, l'exaltation de ses sentiments nouveaux et leur expression suprême dans la synthèse harmonieusement parlante de la Symbolique.

Une cathédrale est un univers où la matière se spiritualise par le sens qui lui est donné et par le but qui lui est assigné : la louange divine. J.-K. Huysmans a supérieurement et subtilement décelé la pensée des bâtisseurs de la Cathédrale et toutes leurs secrètes intentions mystiques. Et l'œuvre de l'écrivain restitue la vie à l'œuvre de l'architecte.

Mais cet écrivain est un homme de ce temps, qui fut travaillé par toutes les inquiétudes modernes, et qui connut la plus pathétique tragédie d'âme dans son périple du naturalisme au satanisme et du satanisme à Dieu. Et ce qui alors vibre dans son témoignage et traverse et soulève tout son

livre, c'est la haute et profonde joie d'avoir trouvé un havre où toutes les facultés du vieil artiste et du nouveau chrétien s'épanouissent dans leur plénitude.

La sincérité de J.-K. Huysmans au moment où parurent — vers 1892 — « *En Route* », le roman de sa conversion, et « *La Cathédrale* », exaltation de ses motifs de croire, la sincérité de J.-K. Huysmans fit l'objet de débats passionnés surtout dans le monde intellectuel catholique.

Il n'est pas toujours vrai — contrairement à la parole évangélique — que dans les milieux religieux il y a plus de joie pour un mécréant converti que pour quatre-vingt-dix justes qui persévèrent. Surtout quand il s'agit d'un artiste qui veut garder, sous le signe de la croyance, sa personnalité littéraire propre, les préventions et les suspicions des gens conformes le guettent impitoyablement. Ce fut le cas pour Huysmans, notamment en Belgique, où la critique des grands quotidiens catholiques, au lieu de se réjouir de l'insigne conquête que faisait l'idée religieuse en la personne d'un grand maître des Lettres con-

temporaires, accueillit « En Route » et « La Cathédrale » avec une défiance ombrageuse. Une attitude aussi peu juste et aussi peu habile ne pouvait convenir aux groupes des jeunes catholiques d'alors qui s'assignait précisément pour but de promouvoir dans la littérature contemporaine des œuvres qui soient le visage artistique de la foi. Dans « Durendal », Pol Demade, l'abbé Moeller et moi-même, nous menâmes une défense résolue en faveur de J.-K. Huysmans et une offensive vigoureuse contre ses détracteurs.

Le maître nous sut grandement gré de cette juvénile croisade et cela nous valut de sa part une amitié dont nous fûmes très fiers et qui jusqu'à sa fin, se montra si affectueuse et si attentive.

*
**

L'autre jour en cheminant, aux côtés de l'ombre de J.-K. Huysmans, sous les arceaux prestigieux de l'auguste refuge où cette âme en affres vers la lumière a trouvé asile et rédemption, je revoyais le masque tourmenté de l'écrivain, sillonné de rides,

et que seuls éclairaient deux yeux très doux, un peu las ; j'entendais sa parole, d'un ton si personnel, tantôt douce comme un hymne, tantôt âpre comme une prophétie ; et je me retrouvais successivement, par le souvenir dans ce minable bureau du ministère, où il rechignait d'une façon si amusante contre la « basse servitude » du fonctionnaire ; puis dans cette « cellule » de la rue de Sèvres, qui était à la fois d'un moine et d'un oculiste et où se déroulait, en objets précieux et rares, la courbe de son ascension des ténèbres vers la clarté : inquiétants ustensiles du satanisme, filiales images des Primitifs, et, au centre, une admirable reproduction du Christ de Grünewald, du musée de Cassel, contorsionné et pathétique, pour lequel Huysmans avait une particulière dévotion et qu'il voulut au chevet de sa couche, à sa dernière heure.

C'est à l'ombre de cette image qu'après une atroce agonie, en tout point semblable à celle de Sainte Lydwine de Schiedam, dont il a écrit l'histoire, J.-K. Huysmans s'endormit dans la mort.

Selon ses vœux, il fut enseveli dans la

pauvre et rude bure des oblats bénédictins.

Comme le disait récemment M. Octave Aubry, « ce qu'il y a de plus haut souvent chez les hommes, ce n'est pas leur vie, mais leur mort. Nous ne sommes que des roseaux, mais certains, parmi nous, savent divinement mourir. »

Notre-Dame de Chartres et son historiographe sont désormais inséparables : l'âme de la Cathédrale et l'âme de l'artiste ont battu au même rythme d'éternité!

IV.

Renan à Tréguier.

Arrivée à Tréguier, la nuit, une nuit bleuâtre qui fantomatise les aspects. Une rue monte, solitaire et silencieuse, avec, des deux côtés, des impasses noires en coupe-gorge. Une parcimonieuse lumière met d'indécises taches d'or sur de pittoresques maisons et sur les hauts murs de granit, coupés

de petites lucarnes carrées, des couvents. Derrière une grille, un jardin de presbytère et tout au fond, une fenêtre faiblement éclairée ; là sans doute prie le prêtre.

Nous voici à la place de la Cathédrale. Sur le velours sombre du ciel, elle détache en un relief d'eau-forte, ses tours et ses ogives ; et en face, au milieu d'un bouquet de vieux arbres, sur un socle de granit, un Renan de bronze, épais et replet, est allongé, plutôt qu'il n'est assis, avec, debout à son côté, un symbole féminin dont on ne sait pas si c'est Pallas Athéné, ou bien la déesse de la science, ou bien encore la vierge de la libre pensée. L'éclat blafard des ampoules électriques donne à ce groupe un aspect morne qu'accentue encore un infernal sabbat de chats troublant soudain le calme auguste de la nuit. Puis tout s'apaise ; et, du haut de la tour, l'heure s'égrène, claire et pure.

C'est vraiment une chose sans grandeur que ce face-à-face de Renan avec le temple qu'il abandonna. Lui qui avait de la finesse et du goût, il n'a pas dû souhaiter semblable rendez-vous. Il s'agit évidem-

ment là d'un de ces gestes de défi inélegant dans lesquels excellent les politiciens sectaires des cafés du commerce, sans se douter du résultat fâcheux pour celui qu'ils voulaient glorifier, d'une telle confrontation. Car, en sa noble et harmonieuse unité elle est si sereine, la Cathédrale, si sûre de la pérennité de l'idéal qu'elle préfigure, qu'elle peut dédaigner les plus rares et les plus fallacieux prestiges du verbe et ce chant de sirène par lequel un fils, qui la renia, convia les âmes à désertier ses nefes.

Devant elle et son éternité de granit, qu'il apparaît petit, en dépit de son génie littéraire, le vieil homme fatigué et poussif, affalé sur son banc et que son effort fut donc vain de vouloir grignoter par le scepticisme et l'ironie ces vieilles pierres vénérables qui ont la dure résistance des vérités chrétiennes!

*
**

« Celui-là est vraiment le fils de Dieu ». En réponse à l'auteur de la « Vie de Jésus », niant la divinité du Christ, ces mots, empruntés au récit évangélique, sont inscrits

sur le socle du Calvaire expiatoire, élevé par la piété scandalisée des catholiques de Tréguier, dans un enclos de verdure, au bas de la ville.

Comme il est émouvant, ce Calvaire, avec son Christ d'angoisse, sa Vierge et sa Madeleine douloureuses, et tout autour, résolu et graves de certitude, les grands témoins de la mission du Crucifié, de Saint-Pierre à Jeanne d'Arc ! Dans ce pathétique ensemble, noirci par les embruns, c'est le cœur croyant de la Bretagne qui proteste contre le découronnement de son Dieu. D'autres Calvaires — tous les admirables Calvaires, haltes de la Mystique sur les routes bretonnes — sont des lieux d'adoration. Le Calvaire de Tréguier est un lieu de réparation. Vanité de la Littérature la plus mélodieuse et la plus subtile, vis-à-vis du sentiment qui amène tant d'humbles gens, dont la foi est le seul réconfort, à s'agenouiller, devant cet ex-voto, en rébellion sainte contre l'offense. A ce mot abominable de Renan : « ô abîme, tu es le dieu unique ! », ces pèlerins répondent par la récitation fervente du « Credo » éternel. Ceux-là, pour

se soutenir sur les chemins de l'existence, n'ont pas, à leur service, les jeux spécieux et commodes du dilettantisme ; mais ils gardent la meilleure part : la présence, en leur esprit et leur cœur, du blanc Galiléen, à la robe de douceur et de lumière, à qui Renan tenta d'enlever son auréole divine et avec qui, selon la phrase finale de « La prière sur l'Acropole », il se sent quitte pour l'avoir « soigneusement roulé dans le linceul où dorment les dieux morts ».

Malgré Renan, et peut-être bien en réaction contre lui, à Tréguier, plus peut-être qu'ailleurs, on sent vivre le Christ. « Christus vivit ».

V.

Ilots de silence.

Georges Rodenbach a chanté l'apaisante poésie et les vertus lénitives du silence. En nos temps encombrés par les bruyants claque-sons des automobiles, les discords

aigus des jazz et les disputes sonores des politiciens, il n'est pas aisé de trouver le silence. Il faut s'acheminer, à la faveur des vacances, vers l'un ou l'autre de ces « bouts du monde » que Baedeker ou ses congénères ne signalent pas par des astérisques, que Cook n'a pas intérêt à exploiter et où ne parviennent pas encore ces « rumeurs du siècle » dénoncées par les prédicateurs.

Telles sont, par exemple, ces pointes que la côte accidentée de la Bretagne, la « terre de granit recouverte de chênes », exaltée par Brizeux, pousse vers la mer. Pas la pointe du Raz, pourtant, où la civilisation a pénétré sous la forme de cars rugissants, de troupeaux tumultueux de touristes et de guides obsédants — mais ces petites anses de l'Océan que leur éloignement et « l'état de nature » défendent contre l'étiquette de la mode : la pointe de Penmarch, le Pouldu et surtout ce délicieux coin inviolé du Finistère, Port-Manech.

Une route y mène qui serpente à travers la lande où sont disséminées de propres maisons blanches, aux toits bleus d'ardoises et qu'entourent des carrés de blé et de ver-

dure ; partout ailleurs, c'est une végétation sauvage et luxuriante où l'améthyste des fleurs de bruyère se mêle à l'émeraude des fougères. Une longue allée de pins, aux ombrages bleuâtres ouvre ses perspectives, avec, au bout, cette surprise : un vieux fort dominant la côte et aménagé en hostellerie. Cette massive maison, une fois la porte franchie, prend des allures de cloître : au centre, un préau, aux parterres incandescents du rouge des géraniums, et, tout autour, les cellules, meublées avec une simplicité monacale et dont les fenêtres regardent la baie — une baie admirable que les roches étreignent dans leurs deux bras pressants et contorsionnés, qu'adoucit une dentelle d'écume.

Les seuls habitants de ce coin extrême et inviolé de terre sont des pêcheurs et les principaux habitués sont des peintres. Comme les uns et les autres doivent se comprendre et s'aimer ! Car ces marins bretons ont, à un degré étonnant, le sens le plus subtil de la couleur ; les vives tonalités pourpres et bleues de leurs vêtements s'apparient, en une symphonie parfaite, avec

les teintes orangées des voiles de leurs barques. Ces rudes « sardiniers » sont vraiment de grands artistes qui s'ignorent.

Le départ de la flottille de pêche, dans la brume dorée du soir, et son retour, dans la fulgurante lumière de l'après-midi, sont le grand événement journalier de Port-Manech.

En cette anse, aux contrastes véhéments, où l'apparence calme de l'eau a pour cadre des rocs formidables aux arêtes déchiquetées penchées sur des abîmes, le pêcheur breton, debout près du mât de sa barque, incarne et symbolise les deux qualités maîtresses de sa race et de son sol : l'énergie et le rêve. Il est celui qui affronte la mer, sa mer, celle que volontiers il appelle « la mer sauvage », qui défie ses colères, et qui applique une stratégie innée de navigateur à éviter les pièges de ses « enfers » et de ses « gouffres ». Mais il est celui aussi en qui une vie de solitude et la contemplation des vastes horizons ont développé la propension au songe, le culte des légendes et la soumission à l'invisible. L'âme héritée des vieux corsaires s'allie chez lui à une

âme de poète, primitive et fruste, mais qui rejoint l'âme des maîtres, ses compatriotes, qui glorifièrent sa race: Brizeux, Renan, Villiers de l'Isle-Adam, Hello.

Et surtout Chateaubriand. Sur ce promontoire sauvage de Port-Manech, c'est son ardente et pathétique silhouette qu'on évoque avec une particulière complaisance. Brunetière a pu dire de lui que, dans sa cargaison, il apporta aux Lettres françaises toute la Bretagne. Pareil à ces modestes pêcheurs de sardines qui dans la somptueuse atmosphère vespérale, appareillent vers la haute mer, Chateaubriand, homme d'action, alla au-devant des tempêtes et des orages, en même temps qu'il cultiva dans son cœur une fleur de rêve, née entre les rocailles armoricaines, et dont le parfum renouvela une littérature et embaume encore aujourd'hui l'univers spirituel.

VI.

L'abbaye-prison.

Ce n'est pas seulement l'architecture civile qui a égréné ses chefs-d'œuvre, le long de la Loire, mais aussi l'art religieux. Et quand on suit, parmi une verdure toute de délicatesse et de nuances, les bords de ce fleuve aux serpentements souples et sinueux, on est surpris et émerveillé de rencontrer dans des villages, dont une partie des habitants a creusé pittoresquement ses demeures au creux du roc, des églises qui ont des allures de cathédrales et qui sont des monuments de grandeur, de pureté et d'élégance.

Que ceux qui reprochent à l'art roman de manquer d'élan aillent donc voir les admirables églises de Cunault et de Gande, aux perspectives si harmonieuses et où le plein cintre a tout l'épanouissement vers les cimes de l'ogive. Quelle pieuse splendeur devait émaner de ces colonnes et de ces voûtes quand les peintures, dont les fragments,

soigneusement préservés, attestent la naïve sincérité et le riche coloris, y déroulaient leur émouvant symbolisme. Une inscription apposée au-dessus du baptistère dit d'une façon touchante tout l'effort de ferveur qu'il fallut pour conserver ces trésors à notre dévotion religieuse et esthétique et elle demande au passant une obole pour ce temple « si beau mais si pauvre ».

*
**

Et voici maintenant l'abbaye-prison. C'est à Fontevrault, près de Saumur. Sur la place du petit bourg, une entrée sans style où on peut lire : Maison de détention. A l'intérieur, une cour banale entourée de petits logis avec indication de leur destination : Surveillant en chef, Instituteur, Anthropométrie. Au fond de la cour, une grande porte à claire-voie, avec de solides barreaux de fer, à travers lesquels on voit passer de temps à autre le fantôme brun d'un forçat. Des gardiens en kaki circulent.

Nous contournons les bâtiments de la prison, et à la vision de géhenne succède

soudain la pathétique révélation, d'une cité monacale du Moyen-Age dont les vestiges grandioses attestent une vie religieuse à la fois de ferveur et de magnificence.

Dans l'histoire monastique, l'abbaye de Fontevrault occupe une place tout-à-fait spéciale. D'abord par le régime qui la commandait : composée d'un couvent d'hommes et d'un couvent de femmes, l'abbaye était placée sous la juridiction supérieure d'une Abbesse. Quatorze abbesses s'y succédèrent jusqu'à la Révolution. Et quelles abbesses ! Des Filles de France, apparentées au trône ou proches de lui, comme la « noble dame » Gabrielle de Rochechouart, sœur de Madame de Montespan.

D'autre part le souvenir de grands noms royaux reste attaché à Fontevrault ; notamment Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre, et Richard Cœur de Lion avaient un tel culte pour l'abbaye qu'ils voulurent y dormir leur dernier sommeil dans ce « cimetière des Rois » adossé au côté gauche du chœur et que la Révolution a, en grande partie, détruit. Mais à l'ombre des voûtes aux belles courbes romanes, près des co-

lonnes couronnées de chapiteaux historiés, le Plantagenet est toujours là en sa haute stature couchée, vêtu de ses attributs souverains, et à côté de lui repose sa femme, Eléonore de Guyenne, chez qui une fraîcheur de madone contraste avec la majesté rude et guerrière, éparse sur le visage de son époux.

Outre l'église, survivent la salle capitulaire, le réfectoire, les cuisines et le cloître, un cloître quadrangulaire, encadrant un préau, où s'entrelacent les herbes et les fleurs sauvages, et qui donne une impression où la grâce se mêle au recueillement. Et tout cet ensemble relève vraiment d'un très grand art, pur de lignes, et dont la puissante ordonnance sait s'assouplir à la grâce des orfèvreries architecturales.

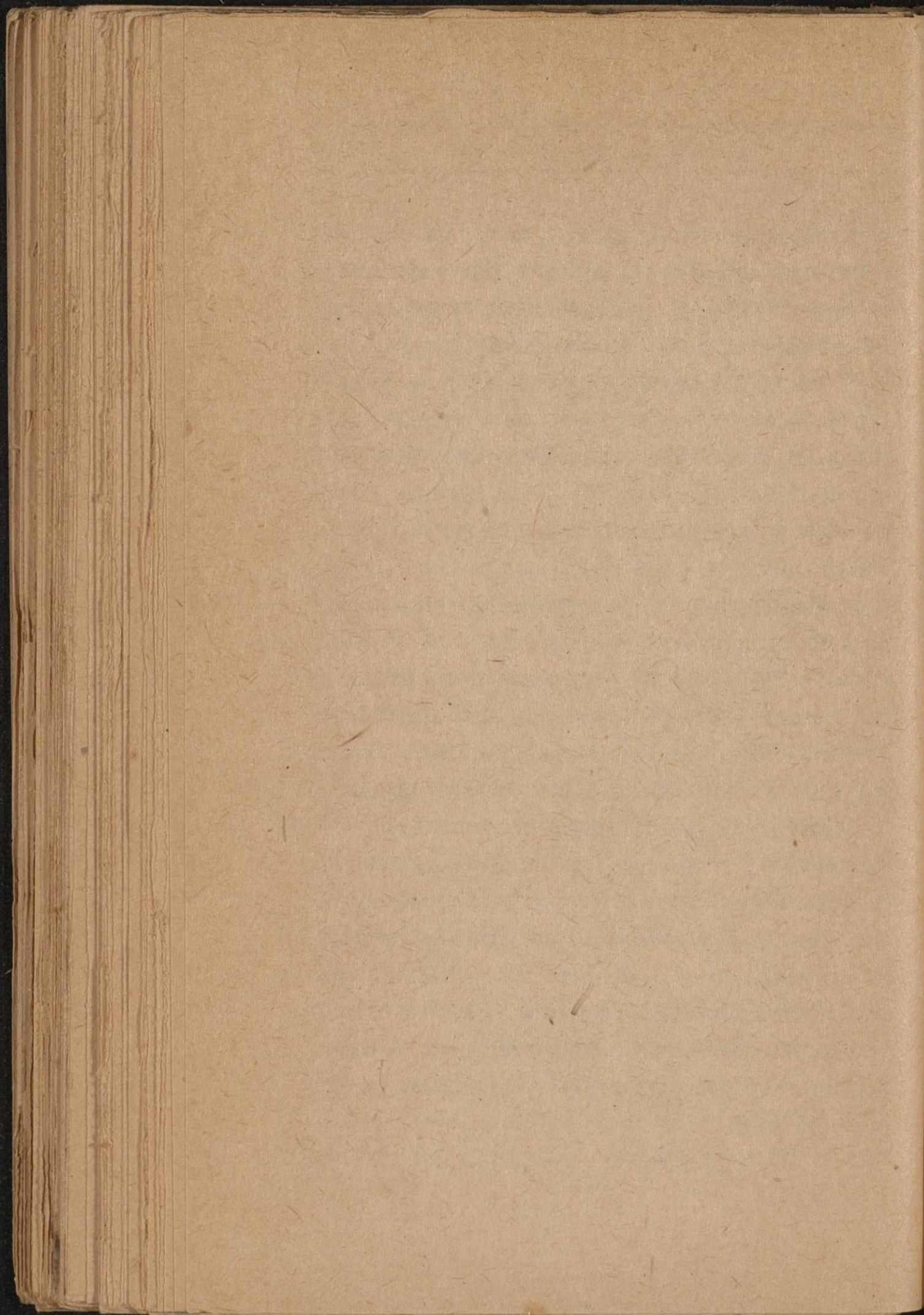
Si, par une gageure de la destinée, Fontevrault a été incorporée à une prison, et si, lieu séculaire de prières, elle voisine aujourd'hui avec un lieu d'expiation, l'abbaye a gardé néanmoins toute son atmosphère. En y cheminant, on invoque volontiers les jours anciens de piété et de faste où la vie des moines et des moniales animait ces

vieilles pierres vénérables, avec les processions appareillant au rythme des cantiques et les cortèges de l'abbesse de sang royal allant au devant des Souverains.

Et on se demande alors — tout en le sachant, hélas, trop bien — pourquoi des asiles de la mystique — comme Fontevrault — qui sont en même temps des asiles de l'art, ne sont pas rendus à leur haute activité traditionnelle ?

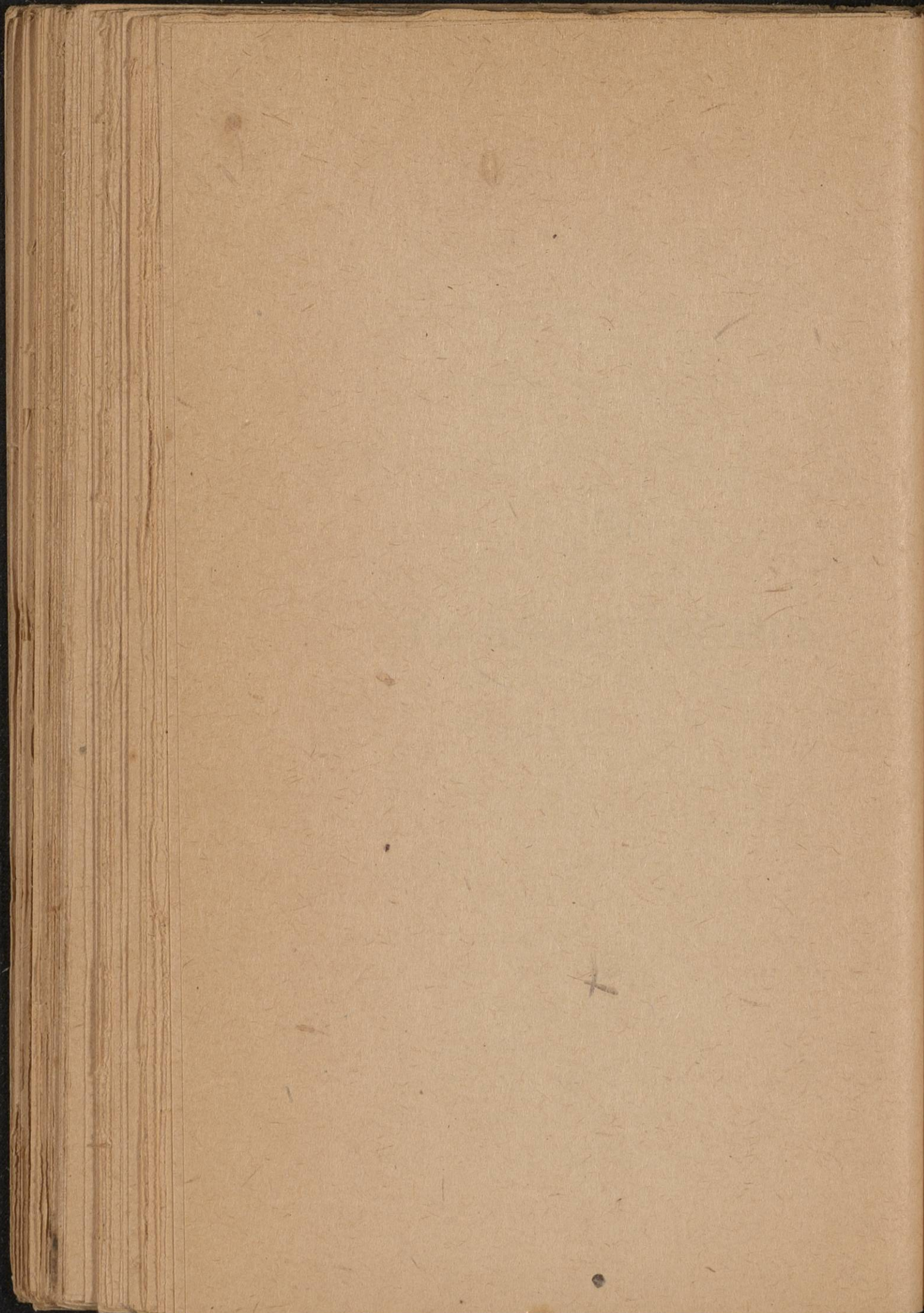
L'administration française des Beaux-Arts a complètement remis en état Fontevrault ; et elle mérite les félicitations de tous les hommes de goût pour le discernement parfait et la discrétion respectueuse avec lesquels elle a effectué les restaurations.

Séparée de la prison, Fontevrault est devenue une abbaye ; mais cette abbaye, comme tant d'autres de ses sœurs, a, malgré tout, la froideur d'un musée, parce qu'elle est veuve de la présence de ceux qui seuls pourraient la restituer, par leur travail, leurs chants et leurs oraisons, à sa destination séculaire, de maison de Dieu et de la Beauté.



III.

VISIONS D'ORIENT.



I.

Sous le ciel d'Égypte.

Je ne suis ni archéologue, ni orientaliste, ni égyptologue — mais un passant — un passant de vingt ans — qui au hasard de son existence, et en marge de ses fonctions, a recueilli des aspects, réuni des impressions et collectionné des images.

Une carte-vue classique de l'Égypte : un horizon d'un bleu vif, des perspectives ondulantes de sable doré ; trois triangles détachant en relief leurs arêtes sombres ; et, au premier plan, un monstrueux animal de granit, tassé et accroupi, et dont le masque tourmenté et balaféré pose à l'Art et à l'Histoire une énigme qui ne fut jamais résolue.

Le sourire du Sphinx ?

Car la littérature prétend que le Sphinx sourit... Je l'ai si souvent et longuement regardé dans la clarté fulgurante du jour comme pendant la douce atmosphère d'améthyste de la nuit. Rien du sourire de la

Joconde ! Peut-être quelque chose du rictus de Voltaire ?

Son masque tragique est un masque de mépris.

Gardien farouche de son propre secret, il défie la science de dévoiler son origine et sa signification. Et ce défi, en dépit des hypothèses successives et accumulées, reste entier : on ne sait rien de lui, ni d'où il vient, ni de quand il date, ni ce qu'il symbolise. Et à mesure des recherches dont il est l'objet, il recule dans la nuit des temps.

Le Sphinx demeure le messager prodigieux de l'impénétrable mystère du désert qui s'étend derrière sa croupe monstrueuse.

Si le Sphinx est resté totalement rebelle aux investigations de la science, celle-ci a repris sa revanche sur les Pyramides.

A la première rencontre, leur aspect est déconcertant.

Edmond Picard les appelait : *les Terrils de Flénu*.

Et il y a, en effet, une ressemblance avec les amas en cône de déchets qui se dressent près de nos charbonnages.

Ce n'est que progressivement qu'on réa-

lise la grandeur des Pyramides et l'émouvante leçon qui se dégage d'elles.

La pyramide n'est pas en soi une œuvre d'art et la sensation de beauté qu'elle donne lui vient du cadre prestigieux et farouche de solitude qui l'entoure.

Merveille du monde, certes, mais non pas dans le sens esthétique ; car il n'y a en elle ni grâce, ni élégance, ni délicatesse.

Ces pans abruptes et gigantesques qui évoluent vers l'unité de leur sommet à des hauteurs que n'atteignirent jamais nos beffrois et nos cathédrales, confondent par leur puissance, leur grandeur et leur perfection.

Construites avec de formidables moëllons amenés d'une distance de cinq cents milles, les pyramides sont le résultat de l'effort humain le plus pathétique et de la technique architecturale la plus profonde. Nos monuments modernes, après quelques années, connaissent le délabrement et les fissures. Des millions de moëllons dont sont faites les pyramides, aucun n'a cédé d'un centimètre.

Et les pyramides sont des tombes ! Une

si géniale conception, servie par une réalisation aussi précise, la sueur, les larmes, le sang, la vie de toute une génération, dépensés et sacrifiés pour qu'au fond de corridors en labyrinthe, dans le secret d'une chambre funéraire, un Pharaon aille dormir son dernier sommeil.

Quelle disproportion entre le dur et implacable labeur qu'il fallut pour construire les pyramides, et la destination qui leur fut donnée. Tout un peuple mobilisé à la plus rude des tâches, pendant un quart de siècle, pour que le Pharaon puisse aborder en sécurité les rives de l'au-delà et se garantir la survie par la conservation et la préservation de ses pauvres restes.

Vue sous cet angle, la banale carte-vue de l'Egypte donne un jour vivant au site auguste des pyramides et nous révèle en même temps le sens de tout le vieil art égyptien.

Qu'il s'agisse du Sphinx, des pyramides de Memphis, insolemment dressées vers le ciel ou des palais funéraires de Thèbes, déployant dans le roc leurs méandres souterrains, la pensée qui dicta leur construc-

tion fabuleuse est la même : un corps à corps angoissant et têtu avec la mort, avec le néant, avec toutes les forces de destruction qui menacent l'être humain au terme de sa course terrestre. C'est de cette hantise que le vieil art égyptien tient son écrasante grandeur et son altière pérennité. Ambition d'immortalité, rêve de se survivre, ce fut, chez tous les vieux souverains de l'Égypte, la pensée dominante de leur vie. Se prolonger facticement dans le temps, se cabrer contre l'anéantissement de l'être et l'oubli du nom, voilà la passion qui guida les bâtisseurs des pyramides, des tombes royales de Thèbes, des obélisques de Karnak et des innombrables colonnes de Ramsés.

Faite de peur et d'orgueil, cette passion ne manque pas de noblesse ; elle est en tous cas profondément humaine.

Cette philosophie de l'Art égyptien, peut-être bien est-ce une femme — la première des féministes — qui, par l'œuvre qu'elle commença et laissa derrière elle, en formula la thèse avec la plus prenante autorité.

Parmi les grands fantômes qui errent en

Egypte, dans les augustes décombres des rives du Nil, à Thèbes, j'ai toujours eu une particulière dilection pour la Reine Hatassou, la seule Pharaon-femme qui régna sur l'Égypte. Et c'est sa silhouette de souveraine et de femme que je voudrais évoquer par delà les trois mille six cents ans qui nous séparent d'elle.

Dans le temple de Deir-el-Bari, que la Reine Hatassou incrusta dans les flancs de la montagne thébaine, son image figure.

En dépit de la barbe postiche des Pharaons, signe de souveraineté qu'elle ne voulut pas négliger, la figure reflète à côté de l'autorité de la souveraine, la délicatesse de la femme : souveraine par le port altier de la tête et la domination du regard ; femme par la finesse des traits et la douceur des lèvres.

Et comme sa représentation reflète sa psychologie !

Hatassou fut un grand Pharaon, pleine pour son pays de frémissantes ambitions conquérantes. Elle élargit ses frontières et étendit au loin sa domination. Mais dans ses expéditions heureuses de souveraine, vers

l'Afrique et l'Asie, apparaissent soudain de délicieux soucis de femme.

L'Égypte, jusqu'à ce que Hatassou vînt, ne connaissait ni les bois de luxe, ni les pierres précieuses, ni les aromates. Les galères d'Hatassou appareillèrent vers le pays de l'Encens, et pour la joie personnelle de la Reine et l'enrichissement futur du culte et de l'art, revinrent gorgés de parfums et de bijoux. Et les envoyés d'Hatassou lui apportèrent trente-deux arbrisseaux à parfums, avec les mottes de terre y attachées, et que la Reine planta dans ses jardins de Thèbes.

Et, détail charmant que nous donne l'Égyptologie, de ces aromates inconnues dont elle fut pour son pays la messagère, Hatassou pétrit de sa propre main, pour son propre usage, un onguent si précieux qu'il était, disent les textes, « comme une rosée divine faisant resplendir les membres de sa Majesté comme de l'or, et faisant briller son visage à l'égal des étoiles dans la grande salle des fêtes en face de la terre entière ».

Reconnaissons chez la Reine Hatassou, parmi les préoccupations d'un règne agité,

les exquis et frivoles soucis de l'éternel féminin, et par quoi, plus peut-être que par ses exploits, elle nous est proche.

Mais comme tous les Pharaons, Hatassou sentit peser sur son esprit le problème de la destinée; et elle le résolut à sa manière. Pour assurer à la fois la survie de son âme et la pérennité de sa gloire, elle ne se contenta pas de multiplier son visage sur les murs de son temple de Deir-el-Bari, mais au centre du temple de Karnak, elle dressa un obélisque revêtu d'or et sur lequel elle fit inscrire cet émouvant et orgueilleux appel à l'immortalité: « Voici ce que j'enseigne aux mortels qui viendront au cours des siècles et qui pousseront des cris d'étonnement à la vue de ce monument que Ma Majesté a élevé pour que son nom dure et subsiste à jamais ».

Voix de femme, dominatrice autant que pathétique, criant son rêve têtu de se survivre.

Et dans cette Egypte ancienne, où tout est ruines, ce rêve s'est réalisé.

Les successeurs de Hatassou, selon une coutume de représailles, ont pu, sur les

murs du temple de Deir-el-Bari, effacer le cartouche de la Reine et mutiler son image. L'obélisque de la Reine reste debout. Au centre de Karnak, parmi les colonnes renversées, les pylônes écroulés, les statues brisées, dans l'éclatante lumière, l'obélisque dresse, tout rose, son élégante et fière silhouette. Trois mille six cents ans ont passé, et dans cet immense champ de décombres qu'il domine, seul l'obélisque de la Reine Hatassou semble vivre encore. Une âme ardente de souveraine et une âme sensible de femme y palpitent. Et par son intangible pérennité, l'obélisque, mieux que n'importe quel autre monument, clame jusqu'à nous la philosophie du vieil art égyptien; survivance de l'âme dans l'au-delà et survivance du nom dans l'esprit des générations futures.

A côté de l'art architectural égyptien, dont le symbolisme même exigeait une sorte de majesté austère et massive, d'autres arts ont fleuri en Egypte, que l'élégance, la finesse, la délicatesse ont marqué de leur empreinte: mobiliers, bijoux, étoffes, urnes funéraires, tout ce que nous appellerions

aujourd'hui l'art décoratif. Et cet art a connu son apogée sous la XVIIIe dynastie et particulièrement quand régna un Pharaon dont je voudrais à présent dessiner l'attachante silhouette.

Après le Pharaon-femme que fut Hatasou, voici le Pharaon adolescent, un Pharaon qui accéda au trône au sortir de l'enfance et mourut, avant sa vingtième année, de consommation et de chlorose, comme on mourait au temps du Romantisme.

Tout-Ank-Amon... Rassurez-vous, je vous ferai grâce des péripéties de la découverte du tombeau de Tout-Ank-Amon et de l'inventaire des richesses qu'il contenait.

De cette miraculeuse aventure je ne veux retenir que l'analyse des éternelles affinités humaines par lesquels ce Pharaon éphémère se rattache à notre sensibilité.

Sur sa frêle tête juvénile, Tout-Ank-Amon ceignit la double couronne, en une heure profondément troublée de l'histoire de l'Égypte. En ce pays où la religion rythme toute la vie, un schisme venait d'éclater et l'auteur du schisme n'était autre que le Pharaon lui-même, Amenophis IV. Rude et

âpre figure d'hérésiarque qui, d'un geste brutal, abolit une tradition millénaire et au culte multiforme du dieu Amon substitua le culte unitaire du dieu Soleil. Et pour souligner son geste de réformateur, il désaffecta Thèbes, abandonna ses temples et ses palais et fonda une nouvelle capitale. Dans le désarroi créé par une telle révolution, parmi les divisions qu'elle avait jetées dans les âmes et les esprits, Amenophis IV mourut et voici que commence le règne du Pharaon-adolescent.

Regardons son buste dans les vitrines du Musée du Caire : mince et fragile de corps, souffreteux de membres, il porte sur ses traits la langueur mélancolique des fins de race. Toute la vie semble s'être concentrée dans ses yeux, de grands yeux, soulignés d'antimoine, sans aucun reflet de volonté, et asservis aux seules puissances du rêve.

Pauvre gosse !

Pauvre gosse que la destinée jetait soudain dans le remous d'un redoutable tournant d'histoire.

Comment la jeunesse et la faiblesse de

Tout-Ank-Amon auraient-elles pu faire face à la dure tâche que son prédécesseur lui laissa : continuer sa mission de novateur, exiler à jamais Amon du temple et y faire rayonner définitivement la divinité fulgurante du Disque solaire. Le Pharaon adolescent ne tenta pas même l'aventure. Sa panique d'âme se réfugia dans la tradition ; selon une formule moderne, il revint à sa terre et à ses morts ; il reprit le chemin des ancêtres vers Thèbes où il rétablit le culte aboli par son prédécesseur. Et en signe de réparation au dieu Amon, il joignit son nom au sien : Tout-Ank-Amon.

Amon ne fut pas propice au restaurateur de son culte et la mélancolie du destin de Tout-Ank-Amon le voua à une mort si prématurée que le Pharaon adolescent n'eut pas le temps, selon la coutume, de s'aménager un hypogée ; on l'ensevelit dans une tombe de hasard, où ne circulent point ces guirlandes de formules glorifiantes et imprécatoires qui veillent sur le dernier sommeil des Pharaons.

Mais la modestie même de cette tombe assura le repos et servit la gloire de Tout-

Ank-Amon: de tous les hypogées royaux, seul celui de Tout-Ank-Amon ne fut jamais violé et fut restitué intact, et avec toutes ses richesses, à l'Art et à l'Histoire. C'est ainsi que le découvrit, après 3.500 ans, un vieux lord anglais qui promenait dans la vallée des Rois sa fatigue de vivre, aidé par le sens divinatoire de l'égyptologue Howard Carter.

Je revois l'instant émouvant où, dans le vestibule de la tombe de Tout-Ank-Amon, je me trouvais devant le mur blanc, marqué du cartouche du Roi, et sur le fond duquel se détachaient deux statues grandeur nature, ébène et or, qui, dans une attitude farouche de gardiens, veillaient sur le sommeil du Pharaon.

C'est dans ce mur tout blanc que Carter planta sa pioche et un inoubliable spectacle s'offrit aux yeux émerveillés: autour du mausolée en porphyre rose du Roi adolescent, et sur les parois duquel des génies funéraires étendent leurs ailes protectrices, ce fut un ruissellement de richesses sans égales. Ni avant ni après Tout-Ank-Amon, rien ne fut découvert de comparable, com-

me signes visibles de la Beauté, aux trophées que le Pharaon adolescent emporta dans sa demeure d'éternité.

Et il apparut alors incontestable que le règne éphémère de Tout-Ank-Amon marqua le point culminant de l'art égyptien, que ce Pharaon adolescent fut un roi artiste et que le rêve qui erre dans ses grands yeux, soulignés d'antimoine fut un rêve de Beauté.

Une fin d'après-midi, au Winter-Palace de Louxor, tandis que devant le spectacle quotidien d'un prestigieux coucher de soleil, on devisait sur la brève destinée mélancolique de Tout-Ank-Amon, une jeune et jolie femme, férue d'égyptologie, suggéra l'idée que peut-être la déesse Sekmet avait jeté un sort au Pharaon adolescent. A cette évocation, la pensée de tous alla vers un coin solitaire et sauvage du champ de ruines de Karnak, où, parmi les graminées et les hautes herbes, se dresse solitaire un petit temple, réduit humide et obscur, uniquement éclairé par une mince lucarne arrondie, percée dans la voûte et qui de haut jette un pâle et équivoque rayon sur une haute statue en basalte noir. Etrange appa-

rition inquiétante jusqu'à l'angoisse : un corps impeccable de jeune femme surmonté d'un fauve mufle de lionne que couronne le disque lunaire. Jamais l'art n'a produit un pareil assemblage équivoque et pervers de virginité et de bestialité. Il y a ici un sadisme voulu et certain dans l'asservissement de la chasteté première de la femme à cette sinistre tête d'animal qui hurle une vorace cruauté par ses grands yeux dominateurs et par ses lourdes mâchoires de carnassier... C'est Sekmet, la déesse de la guerre, de la luxure, de la mort, de toutes les forces de destruction, la déesse aussi de la peur, la semeuse de toutes les paniques dont le temple isolé reste jusqu'aujourd'hui un lieu de malédiction redouté des habitants.

Qu'un si significatif et si redoutable symbole ait traversé intact les siècles, et continue à exercer son influence dissolvante sur les âmes et les esprits d'aujourd'hui, voilà qui décèle mieux que n'importe quelle autre découverte, le fond essentiellement despotique et fatal à toute valeur humaine, des vieilles théogonies égyptiennes.

Sekmet est plus qu'une déesse; elle est une somme de l'implacable despotisme divin qui régna pendant des millénaires sur la vieille terre d'Égypte et qui fit d'elle, en dépit de l'azur constant de son ciel, de la majesté prenante de ses sites, de la grandeur de ses monuments et de la haute valeur de son art, une terre de désespoir.

II.

Un deuil belge en Syrie.

Au mois d'avril 1933, le Roi Albert et la Reine Elisabeth passèrent plusieurs jours en Syrie et la parcoururent en tous sens. Voyage sans aucun caractère officiel et marqué de cette simplicité de « vacances » que nos Souverains aimaient à donner à leurs déplacements non protocolaires.

Le Roi et la Reine furent, à Beyrouth, les hôtes de M. Ponsot, Haut Commissaire de la République française, et, dans les capi-

tales des différents Etats, les hôtes des délégués du Haut Commissaire.

Il n'a pas fallu le tragique événement qui éprouva si cruellement la Belgique pour que, dans tous ces milieux français, comme aussi dans les milieux libanais et syriens, nous ayons entendu évoquer, avec un charme dévotieux, le souvenir de la présence, sur la terre de Syrie, d'Albert I^{er} et d'Elisabeth. Tous ces hauts fonctionnaires ne tarissaient pas sur la grâce bienveillante de la Reine, sur son désir de tout voir et de tout connaître, sur l'intérêt averti qu'elle porte à toutes les formes de l'art et de la civilisation. Quant au Roi, si l'admiration que provoque partout son rôle historique, lui faisait cortège en Proche-Orient, une vive et respectueuse sympathie s'y joignit tout de suite au spectacle, dans toutes les villes où il séjourna, de ce Souverain illustre qui, sans escorte, sans même le *cawas* dont use le plus modeste agent consulaire, visitait les monuments en touriste, flânait dans les *souks*, subissait le coudoisement des passants, s'intéressait à la vie animée et grouillante de la rue, se renseignait et interrogeait.

Par ailleurs, l'action de la France en Syrie fut l'objet, de la part d'Albert I^{er}, d'un examen attentif. Hôte des coloniaux français qui administrent le pays, il partageait, avec la Reine, leur vie familiale, et tandis que la Souveraine se documentait sur les réalisations sociales et sur les œuvres de bienfaisance, le Souverain questionnait ses interlocuteurs sur la politique, sur les adaptations administratives, sur les perfectionnements routiers, sur l'urbanisme.

M. Veber, le très distingué délégué du mandat dans l'Etat de Syrie, me disait : « Rien n'était étranger au Roi et tout le passionnait. Et dans tout lui-même, il y avait quelque chose de tellement humain, qu'on oubliait le héros qu'il était. »

Aussi, quel brusque coup de tonnerre, dans le clair ciel d'Orient, quand éclata la tragique nouvelle de la mort du Roi.

Nous nous trouvions, le 18 février à Antioche, en la coquette résidence du lieutenant Feuillet, officier des Services du Levant ; dans la luminosité azurée d'une merveilleuse journée, devant la perspective de la vieille cité étagée aux bords de l'Oronte,

nous goûtions le charme de la plus cordiale hospitalité. Coïncidence singulière : une partie du repas se passa à parler du séjour des Souverains belges en Syrie et le lieutenant nous narra notamment ce trait : « Le Roi, étant parti seul, en auto, pour un tour dans la campagne, vit au bord de la route un Bedouin qui, un papier à la main, faisait de grands gestes ; Albert I^{er} ordonna au chauffeur de stopper. Le passant tendit au Roi une requête pour le Haut Commissaire. Arrivé à la résidence, le Roi remit la supplique au destinataire en lui disant : « Voici ce qu'en route on m'a chargé de vous remettre. Puis-je vous recommander cette supplique ? »

Tandis que cette anecdote et d'autres se racontaient, la sonnerie du téléphone retentit. Le lieutenant Feuillet s'absenta un instant, puis reparut au seuil de la salle, les traits pâles et contractés, et, d'une voix tremblante, balbutia : « Le délégué du Haut Commissaire me charge de vous annoncer la mort inopinée du Roi des Belges ». Et, sans pouvoir en dire davantage, il monta à

la terrasse pour mettre en berne le drapeau français.

*
* *

Le 22 février 1934, à l'heure même où la Belgique et le monde rendaient les derniers honneurs au Grand Souverain et au Grand Soldat, un service solennel a été célébré à l'église catholique européenne de Damas pour le repos de l'âme d'Albert I^{er}.

Instants inoubliables : dans la grande cité islamique, cette petite oasis catholique qu'est la jolie église franciscaine ; et là, au centre, le haut catafalque enveloppé du drapeau belge et autour duquel se groupaient les prélats orientaux, les représentants civils de la France et les chefs de son armée, les notabilités syriennes et les grands cheiks bedouins, la tête entourée du voile blanc à la cordelière noire.

Une tristesse recueillie plana sur cette assemblée ; le rite se développa avec une gravité solennelle et, du haut du jubé, les voix pures des Sœurs franciscaines missionnaires égrenaient les motifs du plain-chant.

Mais le moment le plus pathétique fut

celui de l'absoute, chantée par un Père belge, et lorsque, les derniers versets appelant la paix sur l'âme du grand défunt, ayant été chantés, la *Brabançonne* retentit, à la fois comme un hommage et comme un souvenir... C'était, dans le lointain Orient, le dernier salut de l'armée française au Roi de l'Yser.

III.

Une ville morte et un village sous la neige.

Hamma sur l'Oronte. Le nom seul est déjà une musique, qu'accompagne, en une sorte de gémissement harmonieux, la lente évolution des grandes et archaïques roues, élevant l'eau ruisselante dans des aqueducs de granit patinés par le soleil.

Après une longue randonnée dans des plaines monotones que verdissent les premières pousses de blé, Hamma avait surgit brusquement, dominée par sa citadelle mutilée ; étagées des deux côtés du fleuve, les

maisons, d'où émergent les minarets et les dômes, semblent dégringoler dans l'eau; nous entrons par le bazar qui a gardé intacte sa pouillerie étincelante, sans l'outrage de la camelote européenne: des selles de chameaux, des burnous de bedouins, des colliers de verroteries, des bracelets d'esclave.

Voici une vieille porte encastrée dans des murs de boutiques et par où un escalier conduit dans les salles désertes d'un vieux palais abandonné. Mélancolie de cette solitude et de cette dérélition!

D'admirables plafonds de cèdre aux incrustations d'ivoire. Des lambris couverts de faïences délicieusement azurées. Des vitraux, en cabochons rutilants, comme des touffes de pierres précieuses.

Tout les souvenirs empoussiérés et délabrés d'un faste disparu!... Nous ouvrons une fenêtre dont le châssis se désarticule; l'Oronte roule ses flots tumultueux et la plainte des « Noriahs » rythme les bruits de la rue.

Hamma, tout en circuits de rivière et en quais brûlants de soleil, donne l'impression

d'une Bruges d'Orient, quiètement endormie dans la mystique musulmane. Le fanatisme agressif lui est étranger; emmaillotée dans sa tradition, Hamma est demeurée revêche — parce qu'elle n'en sent pas le besoin — aux tentatives faites pour la libérer de la routine et l'acheminer vers le progrès. Hamma se laisse vivre — comme elle a toujours vécu — au chant berceur de ses gigantesques « noriahs » porteuses d'eau.



Un village dans la neige et qui porte un joli nom chantant: Halloulah.

De la route de Hamma à Damas, un chemin se détache qui, à travers les pans rocailloux et roux, monte vers les sommets. La température fraichit; un vent aigrelet souffle; toute trace de végétation disparaît. Et voici, au bord du chemin, les premières traces de neige, elles se multiplient et grandissent à mesure de l'ascension. Et soudain à un détour, Halloulah apparaît, étincelante de blancheur, sous le soleil de midi, et hardiment accrochée, en gradins, entre les

parois échancrées de deux hautes montagnes qui la serrent en tenailles.

L'auto s'arrête au bas du bourg, et c'est par des ruelles accidentées et glissantes que nous marchons vers les hauteurs, où se dressent les tours des deux églises, le couvent, l'école.

Halloulah est un groupement grec-catholique de 2.000 habitants, qui fait oasis dans une ambiance totalement musulmane et dont elle s'est toujours refusé obstinément de subir l'empreinte. Il lui en coûte parfois cher : c'est ainsi que, lors du mouvement insurrectionnel de 1925, Druses et Musulmans firent le siège de Halloulah. Et comme ils ne purent forcer l'étroit défilé qui, de tous temps, constitua un ouvrage de défense que les habitants apprirent, de père en fils, à manier, les assaillants essayèrent d'affamer le village... Ils y auraient réussi si le curé, par des subterfuges inouïs et audacieux n'était parvenu régulièrement à tourner l'ennemi et à amener à ses ouailles les vivres nécessaires. C'est ce pasteur encore, prêt à donner la vie pour son troupeau, qui, travesti en Bedouin, alla à pied à

Damas avertir les autorités mandataires : après quinze jours d'une résistance qui coûta la vie à une vingtaine de ses habitants, Halloullah fut délivrée par les troupes françaises.

Tout cela nous est conté, dans le propre salon du chef de la Municipalité, beau type aux traits énergiques et aux yeux expressifs. Un étudiant en vacances, et qui a été élevé chez les Lazaristes de Damas, nous sert d'interprète en un français impeccable ; et la jeune fille de la maison, jolie à ravir dans sa robe rouge sur laquelle tranche un tablier blanc, nous sert le café et les confitures. Au mur, un grand portrait du curé, sauveur de ses paroissiens, mort récemment, et devant lequel brûle une petite lampe. Tout à côté, dans un beau cadre, les insignes de la Légion d'Honneur que valut à Halloullah son héroïsme religieux.

Et, par la porte ouverte, au-dessus du fouillis accidenté des maisons couvertes de neige, le regard va vers le plateau où se profilent, de distance en distance, gris sur fond ocre, les « villages ennemis ». Ainsi une alerte perpétuelle pèse sur l'existence, en

apparence si paisible, de ce petit coin perdu de la chrétienté qui reste dévotieusement et fièrement fidèle. Humble héroïsme qu'il faut saluer avec respect!

IV.

Un ambassadeur au désert.

Dans sa très belle « Vie de Disraeli », M. André Maurois raconte comment, par un voyage en Syrie et en Palestine, le futur lord Baeconsfield se prépara, à 25 ans, à devenir le premier ministre « impérial » de l'Angleterre.

En se retrouvant au berceau de sa race, Disraeli jouit pleinement, en jeune romantique, de la féerie de l'Orient, de la splendeur de la lumière, de l'éclat des paysages, de l'imprévu des mœurs.

Mais, en même temps, son génie politique naissant lui fit apercevoir, sur ces vieilles terres, « la confusion des peuples et la multiplicité des intérêts ». Quelle tentation,

pour une grande nation d'Europe, d'être la main ferme et hardie qui mettrait fin à cette confusion et, sous son contrôle, harmoniserait ces intérêts!

Et, à côté du rêve d'un empire des Indes, que Disraeli devait réaliser pour son pays, un autre rêve ne hanta-t-il pas, dès ce moment, l'imagination de ce grand nationaliste : un empire arabe, placé sous l'influence de l'Angleterre?

Si Disraeli n'eut ni le temps ni l'occasion de mener à bien ce grand projet, tout au moins en déposa-t-il le germe dans les traditions conquérantes de son pays, où, au cours de la grande guerre, Lloyd George devait le retrouver et le faire sien...

*
**

Or donc, après la défaite turque, aux côtés des puissances centrales, Lloyd Georges assigna à l'Angleterre, comme objectif, de substituer à l'empire ottoman, un empire arabe, de transférer le Khalifat de Stamboul à La Mecque, de créer, à cet effet, un roi du Hedjaz et de l'investir de la suprême autorité religieuse de l'Islam.

Indirectement ainsi, l'Angleterre eût commandé à cent millions de musulmans !

Et, au ciel asiatique, apparut, par un geste magique de la Grande-Bretagne, une triple constellation royale : Hussein, roi du Hedjaz ; son fils Abdallah, roi de Transjordanie ; son autre fils, Fayçal, roi de l'Irak.

Pour réaliser une aussi vaste entreprise, qui devait rendre l'influence britannique maîtresse des bords de la Mer Rouge, comme des bords du golfe Persique, les méthodes diplomatiques ordinaires, à elles seules, ne suffisaient pas. Surtout en ces pays d'Orient, où l'intrigue est reine, il fallait les compléter par un jeu secret, subtil et serré de démarches, de négociations, de tractations et de marchandages.

Et c'est ici qu'entre en scène le colonel Lawrence.

Il y a quelques années, on pouvait voir un svelte Anglais, au masque énergique et au regard comme voilé de brumes, s'attabler, en costume de sport, sa partie de tennis terminée, sous les beaux ombrages du « Sporting Club » du Caire, et tandis qu'il sirotait lentement un wiskey-soda, son regard

errait au loin, vers un songe mystérieux.

Et souvent, à quelques jours de là, devant les pyramides, à l'orée des sables, on rencontrait, assis à la terrasse de l'hôtel « Mena house », un beau cheick arabe, à la figure basanée, le front emprisonné dans un turban, et qui s'enveloppait, avec une élégante assurance, dans un blanc burnous de Bédouin.

Le joueur de tennis du « Sporting Club » et le cheick arabe du « Mena house » étaient le même homme : le colonel Lawrence, archéologue de profession, militaire d'occasion, mais diplomate de tempérament, dédaigneux d'ailleurs des règles de la carrière et qui, féru d'individualisme, revendiquait le libre choix des moyens pour un but qu'il avait mission de réaliser.

Le théâtre de son action fut l'immense désert arabe ; autant que les replis et les surprises du terrain, il connaissait la psychologie des habitants ; il partageait leur vie, parlait à la perfection leur langue, savait simuler leur mentalité et capter leur confiance par un entregent aimable et désinvolte.

Mais derrière ces apparences de camaraderie cordiale, une pensée nette et claire hantait obstinément ce cerveau d'Anglais intégral : faire don à l'influence de son pays d'un empire arabe groupé autour du tombeau du Prophète !...

Les roitelets Hussein, Abdallah, et Fayçal étaient les pions de son échiquier ; il les maniait à volonté.

Son but fut de créer un nationalisme arabe opposé au nationalisme turc, de susciter chez les tribus, par la possession du sépulcre de Mahomet et par l'établissement du Khalifat, qui en serait la consécration, une fierté et un orgueil qui devaient être le ciment mystique et politique de l'Etat nouveau.

Une fois cet Etat constitué, Lawrence comptait bien y ménager, par de savantes manœuvres, un dosage habile des aspirations d'indépendance que les théories du Président Wilson avaient fait pénétrer jusqu'en Arabie et des nécessités du contrôle anglais.

En formule concrète, cela s'appela une alliance de l'Angleterre avec l'Arabie.

Dans sa rude et délicate tâche, Lawrence eut comme collaboratrice une femme, Miss Gertrude Bell, longue Anglaise, au masque dur, au vouloir têtu, rompue, elle aussi, au jeu des stratagèmes et qui, à côté de l'action large et imaginative de Lawrence, représentait la manière procédurière minutieuse et calculée.

Pourquoi cet ambassadeur et cette messagère de l'impérialisme anglais ont-ils échoué dans leur vaste tentative et l'idée d'un empire arabe, sous la surveillance de l'Angleterre, a-t-elle émigré définitivement au pays des songes évanouis?

Les historiens politiques ont beaucoup écrit sur cet échec et ont tâché d'en démêler les causes.

La déclaration Balfour, amputant d'avance, au profit des Juifs, le futur empire d'Arabie comme aussi le redressement turc, les rivalités avec la France, puissance mandataire en Syrie, et, encore, le frein qu'exerça la Société des Nations, par la définition et la limitation des mandats, y furent pour beaucoup. Mais surtout, Lawrence et miss Bell furent vaincus par les mystérieux et

déconcertants remous de l'âme orientale et par les réactions soudaines et imprévues que provoquent, chez elle, pour s'extérioriser en gestes de violence et de conquête, les rivalités des castes et des tribus.

N'avaient-ils pas fait un rêve trop grandiose et trop ambitieux, ces pionniers de l'idée anglaise « qui, comme l'écrivait M. Maurice Pernot, parcourant pendant de longues années les pays arabes, suscitant entre les grands maîtres du désert, tantôt la querelle opportune, tantôt l'accord désirable, se flattaient d'offrir, à la Couronne britannique, un nouvel empire, l'empire arabe en face de l'empire des Indes »?

Un matin, à l'horizon du désert, au galop, éperdu des chevaux, au lourd cheminement des chameaux, surgit Ibn Séoud, sultan du Nédj.

Le trône de Hussein, roi du Hedjaz, et protecteur des Lieux-Saints de l'Islam s'écroula et, avec lui, le projet d'un empire arabe.

Ibn Séoud règne aujourd'hui, sans conteste, à La Mecque. Hussein est en exil à Chypre. Miss Bell est morte.

Attristé et déçu, ayant dépouillé ses ori-
peaux orientaux, Lawrence vécut dans la re-
traite à Londres et écrivit ses mémoires.

Mais le souvenir de cet ambassadeur au
désert est resté tellement vivace aux lieux
où il manœuvra, que chaque fois qu'une in-
trigue s'y noue et qu'une complication s'y
produit, on croit déceler sa main et on
dénonce sa présence.

C'est la part de gloire du colonel Law-
rence.

V.

En Palestine.

LA GRANDE PITIE DE DEUX TOMBES
ROYALES.

Avril 1934.

Je suis là, au Saint-Sépulcre, dans la pé-
nombre de la Chapelle d'Adam. Et je re-
garde, une fois de plus, aux côtés droit et
gauche de l'entrée, les deux planches lui-
santes d'usure, formant banc, et qui sur-

montent d'informes débris de pierre, effrités et salis: tout ce qui reste des deux tombes monumentales de Godefroid de Bouillon et de Baudouin, son frère, les deux premiers Rois belges de Jérusalem, ancêtres de notre gloire.

La couche où nos grands guerriers s'allongèrent dans la mort est telle que je la vis, il y a vingt-cinq ans, lors de mes premières visites à Jérusalem et plus tard, en 1919, après la libération de la Palestine par l'armée britannique. Tout est, hélas, immuable en Terre Sainte, même les plus sordides et plus offensantes dérélictions! Vous souvenez-vous, ombre du Maréchal Allenby, qui, comme Godefroid de Bouillon, étiez respectueusement entré à pied dans Jérusalem, vous souvenez-vous de la supplique que je vous ai adressée alors et où je vous demandais de prendre en compassion la mémoire de vos grands prédécesseurs dans l'héroïsme? Je vous revois dans votre résidence du Haut Commissariat du Caire, quand j'allais vous renouveler verbalement mes instances. Vous m'avez écouté avec la bienveillance affable et souriante qui fut

toujours vôtre et plein d'admiration et d'affection pour mon pays, vous voulûtes bien me promettre de faire tout le possible pour que sur le sol sacré que vous veniez de conquérir, la Belgique ne continue pas à être méconnue et injuriée dans son Histoire. Hélas, vos bonnes et droites intentions de soldat se heurtèrent à la casuistique juridique et diplomatique du *statu quo* qui paralyse, dans la demeure dernière du Christ, tout effort vers le redressement d'une injustice. Et, ce fut là une application imprévue du *Cedant arma togae !*

Régime du *statu quo* : les gens informés m'avaient prévenu, que puisqu'au Saint-Sépulcre, un meuble ne peut être déplacé, un ornement ne peut être modifié et un clou ne peut être planté, sans le consentement de toutes les communautés religieuses qui se partagent la propriété de l'immortel Sanctuaire, il ne serait pas facile d'obtenir leur accord pour réédifier ou pour rendre simplement inoffensants, deux mausolées détruits.

Statu quo ! me répondait aussi, en 1920, avec un sincère regret, Venizelos avec qui,

au cours de la guerre, une mission de propagande belge en Grèce m'avait mis longuement en rapport et dont une intervention me semblait tout indiquée pour la restauration de sépultures se trouvant dans une chapelle appartenant aux Grecs orthodoxes. Mais l'éminent homme d'Etat hellène me signalait en même temps que le Traité de Versailles prévoyait l'élaboration, sous le contrôle de la Société des Nations, d'un statut des Lieux Saints et la nomination d'une Commission internationale appelée à appliquer ce statut et qu'à la faveur de cette double initiative, on pourrait amorcer une action ayant chance de réussir. On sait ce qui en advint : là aussi, la Société des Nations a fait faillite. Et au lieu du statut projeté et espéré — et rendu encore plus indispensable par suite de l'élément nouveau de complication que le Sionisme a introduit dans le problème palestinien — persiste et perdure le dirimant *statu quo*.

*
**

Cet après-midi de mars, devant les mina-

bles débris des cénotaphes, sans un nom, sans une inscription, j'évoque les Belges que, depuis cent ans, cette « grande pitié » a émus et qui tentèrent, par leurs appels, d'y mettre fin ; la première voix qui s'éleva fut, en 1834, celle du Baron de Hody. Ce gentleman-farmer avait la passion de nos grandes figures nationales : l'outrage fait en 1808, — par la destruction de leurs tombeaux — à Godefroid de Bouillon et à son frère Baudouin, lui arracha des accents indignés. A sa protestation, il voulut donner une conclusion pratique en demandant l'inscription au budget de la justice d'une somme de 50.000 francs, destinée à faire face au rétablissement des mausolées et à l'entretien d'un aumônier chargé de veiller à leur conservation.

Et sous l'impulsion du baron de Hody, un comité fut constitué en 1840 qui, s'il ne réussit pas à obtenir pour les deux premiers rois de Jérusalem la réparation due, sur les lieux mêmes où ils combattirent, parvint néanmoins à faire glorifier, dans le bronze, la grande mémoire de Godefroid, sur une place publique de notre capitale.

Lors de l'inauguration de la statue qui se dresse à Bruxelles, place Royale, un homme politique, qui porte un nom héréditairement mêlé à tous les fastes de nos annales, le comte Félix de Mérode se leva, à son banc, au Sénat, pour requérir « l'administration supérieure de donner toute sa sollicitude au rétablissement des tombeaux modestes, mais grands, malgré leur simplicité, que la catastrophe de 1808 a fait disparaître. »

Et un de nos plus grands hommes d'Etat, J.-B. Nothomb, appuya chaleureusement cette demande.

Entretiens, en 1839, un modeste curé de campagne, l'abbé Claes, au retour d'un pèlerinage en Palestine, avait, dans une lettre à *La Revue de Bruxelles*, signalé au gouvernement belge le devoir moral qui lui incombait vis-à-vis de deux grandes mémoires nationales.

Mais de plus hautes sollicitudes advinrent à la déréluction des glorieux tombeaux.

Dans le livre, que M. Pierre Daye a consacré à mettre en relief, sous tous ses aspects, la grande figure de Léopold II, l'auteur rappelle qu'en 1854, le Duc de Brabant,

au cours de son voyage en Orient, avec la Duchesse de Brabant, aurait voulu, en acte de réparation à l'égard de deux grandes ombres outragées, et « comme œuvre pie et en acquit d'un devoir de confraternité, poser une simple pierre sur la tombe des deux princes, ses compatriotes ». Ce geste projeté de vénération, de la part du grand et futur expansionniste, envers une tradition, dont déjà il se sentait solidaire, ne put avoir, hélas, aucune suite, le gouvernement turc, dont relevaient les Lieux Saints, jugeant « cet acte contraire aux usages ottomans ». Déjà le *statu quo* !

Près de quatre-vingts ans se passent. Au printemps de 1933, Albert I^{er} et Elisabeth — dans une dernière évasion heureuse au cours d'un règne marqué de tant de dramatique grandeur — font, à leur tour, un voyage en Syrie et en Palestine. Les voici au Saint-Sépulcre dans la Chapelle d'Adam, devant les tombeaux mutilés. Le regard fixé sur les minables débris sans nom, ils écoutent recueillis, les paroles du Custode de Terre-Sainte, contant la lamentable histoire et qui met sous leurs yeux, les archaï-

ques vignettes représentant les cénotaphes avec leur inscription, en leur état originaire : *Hic jacet inclitus Godefridus de Bulion qui totam istam terram acquisivit cultui christiano... Rex Balduinus, Iudas alter Machabaeus, spes patriae...* Quel émouvant retentissement durent avoir ces deux noms, si lourds de gloire belge, dans les âmes de ce couple royal que la destinée orienta vers tous les héroïsmes. Et le Roi et la Reine de l'Yser s'inclinèrent longuement devant le souvenir outragé de leurs prédécesseurs dans l'Histoire.

Que cette émouvante visite ait laissé chez nos souverains une profonde impression, je n'en veux d'autre témoignage que les encouragements dont ils voulurent bien munir le modeste messenger qui, au début de février 1934, quelques jours avant l'épique tragédie de Marche-les-Dames, partit pour la Terre Sainte afin, une fois de plus, de demander réparation pour les deux libérateurs belges du Saint-Sépulcre.

*
* *

Ce fut la grande ombre propice d'Albert I^{er} qui m'accompagnait, quand j'allais présenter la requête, tour à tour, dans leurs grandes demeures silencieuses, au Patriarche latin, au Patriarche arménien et au *locum tenens* du Patriarcat orthodoxe-grec dont le titulaire, mort il y a plus d'un an, n'avait pas encore été remplacé.

Si chez le représentant de cette dernière communauté — dont l'accord importerait avant tout, puisque la chapelle d'Adam où furent ensevelis Godefroid et Baudouin lui appartient — montra une certaine réserve, cela tint uniquement au manque d'autorité personnelle qui caractérise tout intérimaire. Mais tant chez le Patriarche latin que chez le Patriarche arménien, je rencontrais une entière adhésion à la haute valeur sentimentale qui inspire la demande de restauration. Et tous deux comprirent et admirèrent qu'un peuple mentirait à son passé si, indifférent à ses gloires, il les laissait exposées à la plus minable détresse! Mais, en même temps qu'ils donnaient généreusement leur adhésion de principe, mes éminents interlocuteurs, sans entente préalable,

se dirent désolés de devoir me déclarer qu'ils ne pouvaient prendre aucune initiative en une matière dominée par la question du *statu quo*. Et une fois de plus, le paralysant spectre du *statu quo* se dressa entre nous ! Et la conclusion, très cordialement formulée, fut : une sympathie sincère pour la requête présentée, et qui ne demanderait qu'à devenir agissante le jour où le terrain serait déblayé des *impedimenta* du *statu quo*.

*
**

C'est là, maintenant, l'œuvre du gouvernement belge, ou, si l'on veut, de sa diplomatie.

L'humble tâche de « préparateur » que depuis quinze ans j'avais assumée, avec une passion obstinée pour le prestige de mon pays au dehors, est terminée. Après de Hody, après Félix de Mérode, je fais appel aux « pouvoirs publics ». Ils devraient avoir à cœur de mettre fin, dans la Basilique qui abrite le Tombeau du Christ à l'humiliante méconnaissance que la fatalité des événements et l'incurie des hommes ont infligée

à deux héros, les plus insignes de notre Histoire.

VI.

La mer morte... vivante.

Il y a quelques années à peine, pour les pèlerins et les visiteurs de Palestine, l'accès de la Mer Morte souffrait violence ; on partait de Jérusalem au début de l'après-midi ; pendant de longues heures, au pas précautionneux d'un âne ou dans une voiture empoussiérée, aux ressorts fatigués, on descendait, entre les parois géantes des monts de Judée, un chemin vaguement tracé parmi des amas de cailloux et des débris de roc ; à mesure qu'on avançait, la chaleur croissait, une chaleur lourde et humide ; on faisait halte à une minable auberge du Bon Samaritain où un cabaretier grec, commémorant à sa manière la parabole charitable, faisait payer très cher

une limonade moisie ; on saluait au passage les ruines fauves d'une tour de garde, où les croisés exercèrent leur fugitive domination ; à la tombée du soir, on arrivait au village de Jéricho, où on passait la nuit dans une petite et vétuste hôtellerie ; et, à l'aube, par les fenêtres ouvertes, on avait devant les yeux, un paysage figé dans la plus absolue désolation : les hauteurs dénudées et titanesques des monts de Moab et, la nappe d'acier d'une inflexibilité tragique, de la Mer Morte.

Et une heure plus tard, par des sentiers circulant à travers les flaques salines, on était aux bords de cette mer sans voiles, de cette grève sans coquillages, encerclée de montagnes sans végétation, dans un azur sans ailes : rien qui vive, rien qui parle, rien qui bouge — le silence et l'immobilité du néant. Et dans l'air, une âcre odeur de bitume, rappel constant du cataclysme vengeur qui transforma un « jardin de délices » en une terre de malédiction.



Or, aux débuts du XIX^e siècle, Châteaubriand étant allé planter sa tente près de la Mer Morte, diversifia ses fastueuses rêveries en calculant les proportions de chaux, de magnésie et de soude que recèlent les eaux où se trouvent englouties Sodome et Gomorrhe. Le « compte » est inséré dans *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

En se livrant à cet exercice d'expert scientifique, le grand idéaliste ne se doutait certes pas qu'un siècle plus tard, des hommes d'affaires allaient traduire en gestes d'exploration ses supputations chimiques et transformer la Mer Morte en un champ immense d'exploitation industrielle.

La Mer Morte restituée à la vie ! Voilà ce que nous apprend une très originale et très intéressante enquête menée par M. Emile Schreiber et que publia l'« Illustration » ; qu'une piste soigneusement goudronnée permette aujourd'hui un accès rapide de la Mer Morte, voilà sans doute qui abolit la pathétique impression graduée d'autrefois, mais voilà qui n'est que dans la norme des perfectionnements du Tourisme. Mais que le voyageur se dirigeant vers ce site pathé-

tique voie briller au loin les lumières électriques d'un restaurant, auquel est attendant un grand établissement de bains; que sur sa route, ce voyageur soit dépassé par des autobus de week-end, chargés d'une jeunesse en fête qui se rend à une soirée dansante où les accents sautillants du jazz feront oublier les lamentations des prophètes, qu'en un mot les rives de la Mer Morte soient en train, comme l'écrit M. Emile Schreiber, de se muer « en une véritable Rivière-palestinienne pour la clientèle orientale », voilà certes un des plus grands imprévus que puisse nous ménager l'Histoire.

*
* *

Ce retour de la Mer Morte à la vie ne nous induira pas aux faciles considérations si souvent développées à propos de l'immersion, en Egypte, de l'île de Philae. Nous devons nous habituer et nous résigner à ce que partout le progrès broie de la beauté et viole le rêve.

Pourtant, ceci est la grande gageure: in-

staller le règne crispant du fox-trott et du tango, là où errent immémorialement les grandes ombres bibliques d'Abraham, de Moïse et de Salomon, et la grande ombre évangélique du Précurseur; distiller et vendre de la potasse au pied de ce mont de la Quarantaine où le Christ lutta contre l'esprit des Ténèbres — qui est aussi l'esprit de lucre!

La Mer Morte est bien morte. Pour la retrouver en son émouvant et grandiose symbolisme, il faudra la chercher là où, seule, elle vivra désormais: dans les cantilènes lyriques de Lamartine, dans les fiévreuses notations de Pierre Loti et dans les somptueuses songeries de Châteaubriand.

VII.

EN SYRIE.

Lamartine chez l'Emir.

La belle route luisante s'éloigne de la mer, saphir étincelant sous un ciel de flamme. Les dernières maisons de Beyrouth, blanches aux toits rouges, s'espacent.

L'auto monte en des virages hardis qui font mouvoir le paysage comme une toile de cinéma. Dans les replis des montagnes, des villages s'éparpillent comme si l'on avait vidé une boîte de maisonnettes d'enfants. A mesure de l'ascension, des abîmes se creusent des deux côtés de la route en pentes grandioses et arides, avec de temps en temps le sourire de quelques pins d'un vert éclatant.

Voici les stations estivales, Aley, Sofar : de coquettes villas entourées de jardins et des hôtels aux allures de caravansérails sans élégance. La solitude sauvage du site s'accroît : des parvis convulsionnés de granit descendent à des profondeurs qui donnent

le vertige. A proximité du village de Beit-ed-Dine, aux masures grises, soudain le ravin s'élargit en un cirque immense dont les soutènements des cultures semblent les gradins, et au centre duquel un promontoire s'avance que domine un groupement d'imposantes constructions ocrées près desquelles des rangées de hauts cyprès montent la garde.

L'inoubliable vision!

Au cours de son *Voyage en Orient* en 1833, Lamartine, arrivé à l'endroit où nous nous trouvons, écrit: « Nous jetâmes un cri de surprise et d'admiration et d'un mouvement, involontaire, nous arrê tâmes nos chevaux. »

A voir ce qui reste de ces splendeurs, on comprend l'émoi de Lamartine. Dans ce palais, dont nous avons devant nous la majestueuse et élégante synthèse, vécut et régna, pendant un demi-siècle, l'émir Béchir, souverain de toutes les montagnes du Levant.

Vrai prince oriental par la pompe de son existence et l'astuce de sa politique, Béchir, en des temps troublés entre tous, manœu-

vra si habilement qu'aucun des conquérants de la Syrie, ni Bonaparte, ni Méhémet Ali, ni Ibrahim pacha, ne prirent jamais ombra-ge de l'autorité, qu'en dépit de leur présence, sur le sol de son pays, il continuait à exercer. A l'intérieur, au milieu des querelles religieuses qui divisaient ses sujets, Béchir vivait en musulman, mais faisait croire aux chrétiens que leur foi « était la religion secrète de son cœur ». Ses demeures splendides qu'il se bâtit sur l'éperon audacieux de Beit-ed-Dine s'inspirent à la fois de l'art et du dispositif des grandes demeures islamiques, mais un souterrain dissimulé y conduisait à l'église du village, où l'émir allait faire ses dévotions.

Le silence et la solitude règnent à présent là où Lamartine fut reçu avec un déploiement inégalable de faste et de richesse.

En dépit des ravages du temps et de l'abandon, on restitue aisément leur magnificence première à ces galeries superposées, aux colonnades d'une aérienne légèreté, à ces vastes cours dallées de marbre, où, par un geste du gardien, les fontaines jaillissent au cœur des vasques de porphyre,

à ce harem d'une rare grâce architecturale, à cette succession des bains d'une ornementation d'autant de luxe que de goût, et surtout à ce salon de réception : grande salle dallée et couverte de marbres multicolores, et dont les encoignures, se faisant symétriquement face, portent la trace des pierres précieuses qui y furent incrustées.

Au bout de la salle, dans une sorte de niche formant estrade, et dont la décoration est particulièrement raffinée, un divan servait de trône à l'émir, et d'après le témoignage de Lamartine « il s'y accroupissait à la turque ».

On aime à imaginer cette scène : devant le despote couché, le grand poète des *Méditations*, debout et disant à l'Emir « que le plus bel éloge qu'il pouvait faire de son administration c'était de se trouver là ».

En contre-bas du palais, deux jardins sont envahis par l'ivraie folle des graminées ; de leurs terrasses délabrées la vue plonge sur l'abîme apocalyptique des rochers qui semblent avoir été fracturés et déjetés par un trouble sismique. Et tout au

fond, un mince ruisseau argenté coule paisiblement.

Dans la dérélition mélancolique de ces lieux où des pages des *Mille et une Nuits* auraient pu être vécues, plus aucune présence humaine ; mais, seule, l'ombre de la première femme de l'émir Béchir — et de qui lui vinrent toutes ses richesses — et qui dort son dernier sommeil sous les voûtes d'un haut dôme de granit, dans un tombeau de marbre rose.

Aux murs de la chambre, où vécut Lamartine, un médiocre médaillon rappelle son souvenir et voisine avec un portrait de l'émir Béchir devant lequel il faut évoquer le dessin à la plume que Lamartine traça du souverain :

« Beau vieillard à l'œil vif et pénétrant, au teint frais et animé, à la barbe grise et ondoyante. Une robe blanche serrée par une ceinture de cachemire le couvrait tout entier, et le manche éclatant d'un long et large poignard sortait des plis de sa robe, à hauteur de la poitrine, et portait une gerbe de diamants de la grandeur d'une orange. »

Un détail que Lamartine ne relève pas et

qui nous frappe dans l'image que nous avons sous les yeux, c'est le pli caractéristique de sournoiserie que l'émir Béchir portait aux coins des lèvres.

Il vint un jour où la stratégie cauteleuse de l'émir Béchir fut découverte par les Turcs : sous un prétexte qui n'éveilla aucune défiance, ils l'appelèrent à Constantinople.

Il y mourrut, après avoir longtemps trompé même la mort, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, sans jamais revoir la Syrie et le monument d'art — symbole de sa puissance — qu'il y avait dressé.

VIII.

Pierre Benoit en Égypte.

Pierre Benoit a jadis passé de longs mois en Syrie ; et il en rapporta la *Châtelaine du Liban*. Dans cette terre où, quoi qu'on dise, la France demeura spirituellement présente depuis des siècles, l'auteur de *L'Atlantide* aime la variété des paysages, le pittoresque

des mœurs, l'imprévu des incidents nés de la divergence des races. Mais, pardessus tout, les souvenirs l'intéressent, que délaisse la tradition franque... Merveilleux aliment et motif vibrant d'exaltation pour cet esprit romanesque, imaginatif et ironique!

Entre deux séjours au Liban, Pierre Benoit, il y a quelques années, opéra une longue fugue en Egypte. Les petites cervelines sémites et aryennes du Caire et d'Alexandrie lui firent fête; même les recluses du harem lui jetèrent, à la dérobée, des regards de curiosité sympathique; *L'Atlantide* figure sur le catalogue des lectures permises et, à travers les grillages obligatoires des « moucharabiés », elles avaient vu évoluer Antinéa sur l'écran du cinéma.

Pierre Benoit me fit l'honneur de son amitié et nous avons passé ensemble des heures exquises. Dans ce robuste garçon, d'allure un peu massive, arborant une saine joie de vivre, il n'y avait rien de la prétention agaçante de l'homme de lettres; tout en lui était rondeur et cordialité; et si sa verve corrosive prenait parfois essor, c'était uniquement aux dépens de la bêtise et de la

suffisance. La nouveauté diversifiée des spectacles de la vie et de la nature lui était une allégresse renouvelée. Ce qui le séduisait par-dessus tout, c'était l'observation de la vie mondaine ; et il put s'y livrer à cœur joie dans ces salons égyptiens dont sa notoriété lui ouvrit largement les portes. « Nous avons Pierre Benoit ce soir ». Et Pierre Benoit arrivait, effacé, presque timide. Les snobinettes l'entouraient et le questionnaient ; il avait l'attitude déférente d'un confesseur laïque ; mais son œil brillait de malice, tandis que ses interlocutrices égrénaient leurs frivolités et leurs niaiseries.

Pierre Benoit n'a pas encore écrit de roman sur l'Égypte. L'œuvre serait trop directe. Mais sans doute utilisera-t-il pour une œuvre, située sous un autre ciel, la recette faite parmi la luxueuse élégance des salons cotonniers et financiers d'Égypte. Et peut-être ce piquant incident y pourrait trouver place : Benoit avait appris que le film tiré de *Koenigsmark* était soumis à la censure égyptienne. Il ne le connaissait pas encore et désirait vivement le voir ; à mon intervention, il fut décidé qu'une projection

privée aurait lieu ; c'est ainsi qu'une nuit — car il était minuit passé — nous nous trouvâmes réunis en petit groupe, dans une loge d'un cinéma plongé dans l'obscurité et le silence. Les images de *Koenigsmark* se déroulaient ; de brèves réflexions s'échangeaient ; soudain une voix de femme s'éleva : « J'aime mieux le film que le roman ! »...

La société d'Égypte ne connut d'abord en Pierre Benoit que l'hôte complaisant et raffiné ; l'homme de cœur lui fut révélé, quand l'écrivain donna une conférence sur les hommes de lettres tués à la guerre. Les âmes les plus superficielles furent subjuguées par des accents de gravité émue et de solidarité passionnée. Les fantaisies délicieuses de l'imagination s'effaçaient devant le deuil de la pensée. Pierre Benoit était un frère, pleurant magnifiquement et douloureusement des frères...

T A B L E .

Aspects de Belgique.

I. Le bel Escaut	11
II. Le Bas-Escaut	20
III. Kermesse rouge	29
IV. Marivaux en Flandre	33
V. Terre de Campine	39
VI. Sourires d'Ardenne	50
VII. Devant une Kermesse de Teniers	56

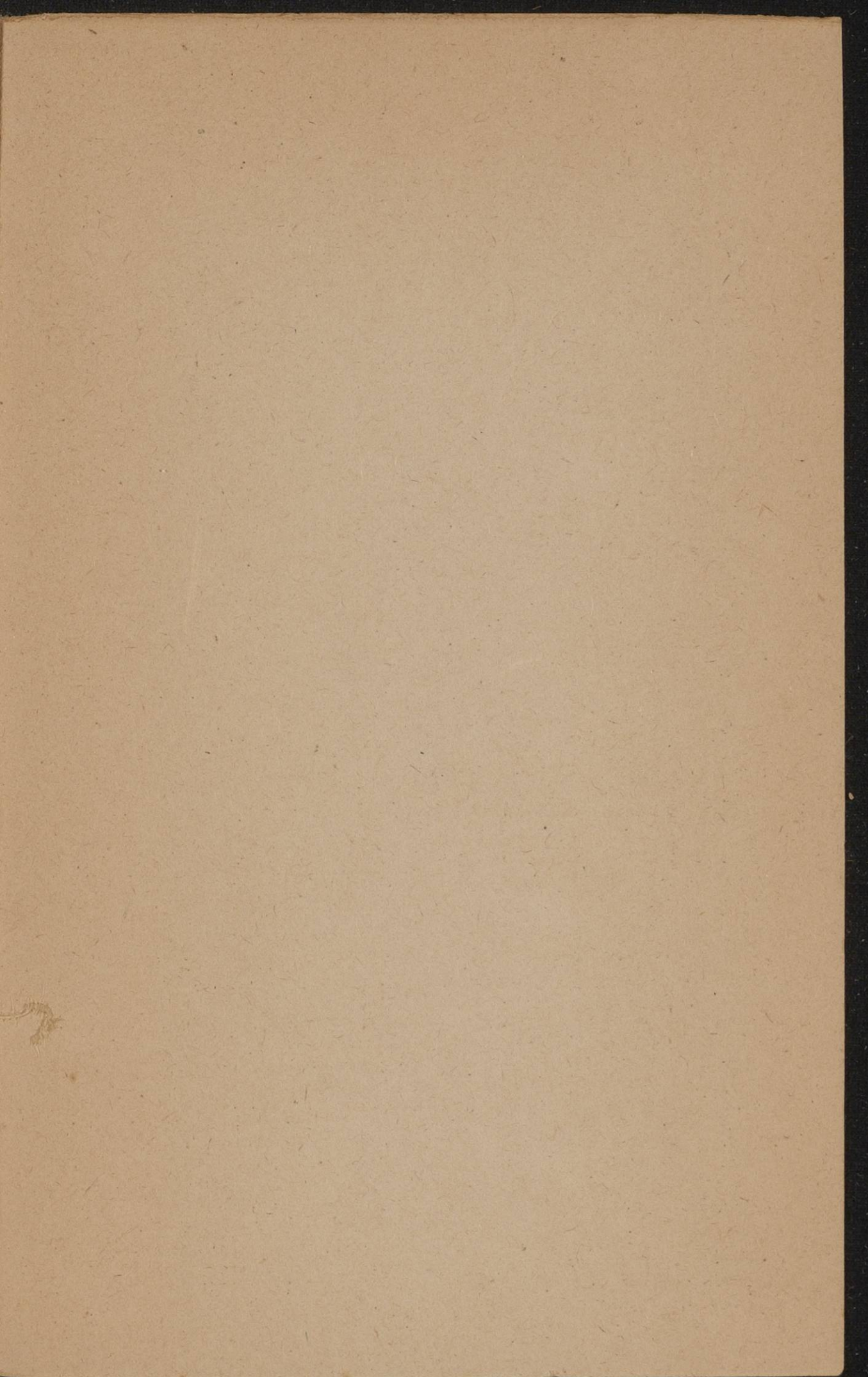
Images de France.

I. Les visages de la Savoie	77
II. Au pays de Saint-Simon	90
III. Avec J.-K. Huysmans à Notre Dame de Chartres	96
IV. Renan à Tréguier	102
V. Ilots de silence	106
VI. L'abbaye-prison	111

Visions d'orient.

I. Sous le ciel d'Egypte	119
II. Un deuil belge en Syrie	134
III. Une ville morte et un village sous la neige	139
IV. Un ambassadeur au désert	144
V. En Palestine	151
VI. La mer morte... vivante	161
VII. Lamartine chez l'émir	166
VIII. Pierre Benoit en Egypte	171





MOUVEMENT DE NOS SERIES.

De DURENDAL sont encore disponibles, réservés à nos abonnés :

Souvenirs littéraires, par H. CARTON DE WIART	8 fr.
La simple histoire du bon Père Petit, par H. DAVIGNON	8 fr.
Les 4 volumes de la série 43 de Durendal	30 fr.
Un volume isolé	10 fr.

De ROITELET, quelques exemplaires de

Raconte-moi l'histoire, par CH. DU BUS DE WARNAFFE	5 fr.
Les vacances de Riqui, par CHANTAL DE FRANCE	5 fr.

La Collection Durendal 1944

I) DURENDAL ROMANS, 3 LIVRES ... 27 francs.

II) DURENDAL COMPLET, 5 LIVRES ... 45 francs.

- 1° - n° 55 : *Sylvine et son rêve*, roman, par ESTELLE DE SÈPE.
- 2° - n° 56 : *Christophe Colomb*, vers un nouveau monde, par JEAN ARNOLD.
- 3° - n° 57 : *Le maître et son disciple*, roman, par LÉON LELOIR.
- 4° - n° 58 : *Vagabondages Littéraires*, essais, par le Baron FIRMIN VANDEN BOSCH, de l'Académie royale.
- 5° - n° 59 : *La grange aux frênes*, roman, par PIERRE DEMEUSE.

Hors série : *Le jour de la joie de son cœur*, carnet d'une fiancée, par LUCIEN D'AUBECHIES12 francs.

La Collection Roitelet 1944

5 BEAUX LIVRES ILLUSTRÉS 25 francs.

- 1° - n° 33 : *Callimaque*, soldat des Thermopyles, par GÉRARD COTTON.
- 2° - n° 34 : *M. l'Abbé Fleur*, par EDOUARD NED.
- 3° - n° 35 : *Pierre Fardé, ou l'explorateur sans bagages*, par JO GÉRARD.
- 4° - n° 36 : *Clairiette*, par TERESITA JOY.
- 5° - n° 37 : *L'ours et la Princesse*, par le Vicomte CHARLES DU BUS DE WARNAFFE.

ON SOUSCRIT soit auprès d'un de nos délégués, soit par versement au C. Ch. Post. 3316,75 de DURENDAL, rue des Atrébates 83, BRUXELLES IV.

Cet exemplaire est réservé aux abonnés.

Imprimé en Belgique. — Printed in Belgium.